PEGASO

Montevideo, Junio de 1923. N.º 60 — Año VII.

GLOSA DEL MES

«PEGASO»

Con este número PEGASO cierra un nuevo tomo, vale decir, crece un año más.

Lo que en un principio fué quimera de juventud, prendida a los flancos del caballo con alas, es ahora espléndida realidad, no exenta de esfuerzo por cierto, pero llena de pródigo vigor.

Se ha dicho hasta el cansancio que en nuestro país no pueden vivir las revistas.

Hemos probado, — y vamos probando, — que el medio se hace, no que el medio existe por adelantado. La voluntad obrera se impone al ambiente, y lo crea, y lo dignifica. Todos los realizadores han tenido que vencer a la naturaleza, o al tiempo, o a los hombres. Sin máximas pretensiones (nuestro esfuerzo es pequeño) hemos tenido noble el ideal, perseverante la dinámica. Vamos andando: vamos haciendo. No importa que la obra sea dura como tallada en el ñandubay indígena o en la piedra granítica Labor omnia vincit...

Entretanto, soltamos al azul nativo las cintas flotantes del ensueño y decoramos la vida con la belleza de la canción o la alegría del pensamiento.

Y como en los cinco años anteriores, renovamos el voto del primer día, confiamos en la ayuda de todos más que en las fuerzas propias, y agradecemos el concurso moral y material de aquéllos que nos acompañan.

LE SACRIFICE

COMMEDIE EN 3 ACTES

ACTE PREMIER *En Russie, sous le Bolchevisme.*

Ancien salon luxueux, transformé en chambre à tout faire. Dorures fanées, papier élegant, souillé et déchiré par places; cheminée de marbre surmontée d'une glace Un espèce de poele de cuisine dans la cheminée. Devant, un escabeau de bois Dans un coin quelques buches de bois Au milieu de la chambre une table de bois blanc Une tasse renversée, un broc, une assiette avec des déchets de légumes Une bottine. Dans un coin, une autre table avec quelques casseroles bien rangées Trois assiettes, trois tasses, trois verres, quelques couverts de plomb. Deux portes, l'une donnant sur le palier, l'autre sur les chambres à coucher. Un divan usé montrant par places son crin, trois chaises de bois, un fauteuil doré, une chaise de salon boiteuse, au murs des clous auxquels pendent des vêtements, une vieille jupe traine sur une chaise

Myra Tetrakoff. Petite, mince, énigmatique; elle est étendue sur le divan, fume une cigarette. Sa robe est trouée; ella a des espadrilles aux pieds, elle chantonne, on entend des pas. Elle se soulève, écoute anxieusement, son visage s'éclaire; elle reconnaît le pas de Serge.

Serge Petrovitch Beau, grand, jeune homme; physionomie ouverte, intelligente, mais pâle; ayant l'air de souffrir de la faim Il entre jette dans le coin quelques buches de bois, dépose un paquet sur la table.

SCENE PREMIÈRE. Serge Petrovitch, Myra Tetrakoff

Serge. Bonjour, ma Myra, quel froid! il fait bon ici.

Myra. (accroupie sur le fauteuil, ses bras entourant ses genoux.) Tu trouves! celá doit être relatif; je grelotte. (Serge, s'avançant, l'embrasse sur le front Myra lui entoure le cou de ses bras.) Comme, tu m'embrasses distraitement; Serge, je te sens de plus en plus distant; tu ne m'aimes plus (Il s'assied sur le divan)

Serge (embarassé.) Mais que vas tu t'imaginer là! oui! je t'aime, chére petite; ta sureté, ton bonheur sont même mon grand souci.

Mais avoue que l'epoque où nous vivons n'est pas propice à la sentimentalité. Le bel amoureux, avec des bottes éculées (il montre ses souliers percés) le ventre creux, les joues hâves, n'ayant d'autres soucis que de procurer la pâture a son pauvre petit canari (Il la serre contre lui; elle, toute heureuse, le regarde avec tendresse et se blottit dans ses bras. Le regard douloureux de Serge se perd dans l'espace. Puis se resaisissant.) Tu n'es pas curieuse, aujourd'hui! Vois ce que je te rapporte (Elle saute légérement a terre et court a la table.)

Myra. Du pain presque blanc, chic! (tenant des harengs par la queue) Et des harengs. Mince de chic! Et celà, qu'est ce! (Elle tient en l'air du cuir) Pour le bouillon!

Serge (riant) Non, mais un trésor, du cuir, pour réparer les souliers; ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu celá (Myra s'est assise sur la table et fume)

Serge (remarquant la cigarette et fronçant les sourcils.) Oú as-tu trouvé celá?

Myra (insouciante.) C'est Ivan Kochakoff, notre voisin, qui me les a données

Serge (inquiet et furieux, parlant bas) Ivan Kochakoff. Oú; quand l'as tu vu!

Myra. Il est entré tantôt après votre départ.

Serge (toujours bas.) Myra, t'ai-je ou ou non, défendu d'ouvrir à cet Ivan?

Myra (narquoise.) Oui! aussi ne lui ai-je pas ouvert, il est entré tout seul.

Serge. Par où? je suis certain d'avoir fermé la porte à clef.

Myra. La belle affaire! Les gens de son espèce ouvrent toutes les portes; il a prétendu, bien entendu, l'avoir trouvée ouverte, et, par intérêt pour nos biens (elle montre d'un large geste le mobilier) a voulu s'assurer si des malandrins étaient entrés chez nous.

Serge (anxieux.) Et où étais tu, toi?

Myra (souriante). Rassure-toi; j'étais bien la petite soeur souffrante, à moitié paralityque, couchée là, sur le divan. Et comme je n'avais pas déjeuné, je devais avoir la mine de l'emploi. (Serge s'installe sur l'escabeau et tire à lui una boite avec de outils, prend des chaussures, en place une sur une forme Myra met une bûche sur le feu, et s'assied par terre devant lui.)

Serge (avec impatience) Raconte, que voulait-il que t'a t'il dit?

Myra. Il veut évidemment découvrir vôtre identité et soupçonne que nous ne sommes pas, toi, John Browun, professeur d'anglais, Louise, Mary Browun, ta femme, et moi, ta soeur.

Au début, il a déversé sur ma petite personne le plus tendre intérêt, mêlé de pitié J'ai exploité ces bons sentiments en lui disant que je crevais de faim Il a poussé des exclamations indignées contre l'affreux régime sous lequel nous vivons; a disparu dans sa chambre, me rapportant una tasse de the que j'ai avalée avec avidité; mais ayant partagé mon pain en trois, il n'a pas prétendu que je garde vôtre part et m'a forcée à manger le tout, me promettant, si j'étais

sage, de me donner un pain entier, une boite de lait condensé, et du thé. Il a tenu sa promesse. Et je me réservais le plaisir de vous faire une surprise.

Serge. Et qu'entendait-il par être sage?

Myra. De répondre, sans détour, à ses questions et j'ai joué à la niaise avec tant de naturel qu'il est parti enchanté.

Serge. Est-tu certaine, ma petite Myra, d'avoir été adroite, car, tu sais, c'est un des fins limiers de la police secrète,

Myra. Je suis enchantée du rôle que j'ai joué. Celà m'a même amusée.

Je me découvre un véritable talent d'actrice. Je crois avoir me semble t'il, la vocation (Elle se lève et pirouette dans la chambre). Mais voilà une profession toute trouvée. Comme il doit être délicieux de se couvrir de gloire, d'être acclamée, applaudie; (elle s'exalte). Recevoir des fleurs, des corbeilles! (elle salue et sourit à un public imaginaire).

Serge (le regarde et hausse les épaules). Belle profession à choisir en ce moment! Les théâtres sont brillants, les toilettes merveilleuses. Tu ferais mieux de réparer les accroes de ta robe et de mettre un peu d'ordre dans nôtre taudis (Myra s'arrête toute interdite). Regarde la table! qu'as tu fait pour la mettre dans un pareill état!

Myra. Celà!! Oh! oui (souriante). J'ai inventé un merveilleux produit pour nettoyer chaussures; j'ai mélangé un fond d'huile avec un fond d'encre!

Serge. Merveilleuse invention! tu as pris l'huile que je gardais avec tant de soin pour mes instruments. Ce qui est plus désolant, c'est que ton invention n'a servi qu'a faire des serpents noirs sur la table.

Myra (indignée). Celà, c'est de l'injustice! J'ai nettoyé nos trois paires de souliers réservés (tout bas) à

nôtre fuite. Ce n'est qu'à la fin que la tasse s'est renversée.

Serge (narquois). Et tu n'aurais pu la relever et frotter la crasse que tu as faite?

Myra (naivement)). Mais oui, j'aurais pu faire cela; je n'y ai même pas songé.

Serge (encore une fois, hausse les épaules) Myra, ne trouves-tu pas qu'il se fait tard, et Louise ne rentre pas?

Myra (allant à la fénêtre). Mon Dieu!, tu as raison. (Elle soulève le rideau et regarde). Quel temps! la pluie fait rage. Et ses pauvres bottines sont toutes percées. (Serge, rejetant nerveusement ses outils, remet une buche sur le feu, prend la bouilloire sur la table du coin, la remplit d'eau à un robinet placé au dessus de cette table, met la bouilloire sur le feu. Myra s'est rassise sur le divan et s'arrange les ongles Serge la regarde, agacé. Il prend un seau, y met de l'eau et cherche un torchon).

Serge. Il n'y a plus de savon!

Myra (sans relever la tête). Mais oui, le voisin m'a donné six briques de savon de toilette et six briques pour la lessive.

Serge (déposant son seau et la contemplant). Et où est-il, ce savon?

Myra (toujours occupée à la toilette de ses ongles). Dans le coin à surprises, avec le thé, le lait condensé, et le pain blanc (boudant). Tu me gâtes tout mon plaisir avec tes questions. Je me réjouissais tant à vous découvrir nos richesses, à Louise et à toi.

Serge. Donne moi une brigue maintenant. Je te promets d'être très suspris à la vue des autres; et je te garantis mon enthousiasme pour le thé.

Voici 15 jours que je n'en ai plus eu (Il se frotte l'estomac comme s'il souffrait et prend un morceau de pain sur la table, il le mange avec avidité) Je ne puis plus résister.

Myra (qui a été à sa cachette derrière des valises placées dans un coin, lui tend un morceau de savon). Que vas-tu faire?

Serge (fâché). Nettoyer la table, pour que Louise n'ai pas à le faire quand elle rentre.

Myra (naivement). Mais j'aurais pu le faire, moi!

Serge. Evidemment! Mais comme tu ne le fais pas! (il se met à savonner rageusement la table).

Myra (caline). Tu est fâché, mon Serge!

Serge (furieux). Non, écarte toi, ou je vais te mouiller; mets devant le feu les espadrilles de Louise.

Myra (joyeuse). Oh! l'excellente idée. (Serge tout en frottant la table la regarde, déconcerté, puis sourit tristement. Il vient de terminer sa besogne lorsque la porte s'ouvre et Louise entre. Elle est trempée, porte deux gros paquets. Elle est grande, mince, belle mais paraît fatiguée et porte sur son visage le ravage des privations Elle sourit joyeusement).

L. DE HERLAEE.

Montevideo, 1923.

LAS FLORES ARTIFICIALES

La princesa Dea fué destinada a compartir el trono del prepotente Arnoldo, desde que se hizo fértil el vientre de su regia madre. Los hados no quisieron defraudar tal convenencia y nació la niña prometedora de divina belleza. Conforme a las imposiciones del futuro esposo la princesita de un día de vida fué entregada a la negra nodriza del poderoso Arnoldo.

En lejano y solitario castillo, guardado por feroces guerreros en una vastísima habitación, creció la niña hermosa sin otra compañía, sin más conocimientos, que los prestados por la negra idólatra del celoso monarca.

Llegó el día en que la gentil damisela cumpliera quince años Por real orden se alhajó suntuosa la más aislada parte del castillo y durante el sueño, fué allí transportada la Princesa Dea. Al abrir ésta los ojos, límpidos y azules, quedóse estática. "¡qué era aquello!" — "¡dónde estaba!" La estancia había sido profusamente vestida con flores maravillosas, obra de cien doncellas artífices en tal arte. Allá grupos de lilas primorosas, aquí gallardos claveles rojos, sobre consolas regias ramos enormes de rosas deslumbrantes por su aparente frescura. En jarrones de fina porcelana erguíanse las horquídeas de formas ideadas por diabólica imaginación. Al pie del lecho se extendían, cual fantástica alfombra, crisantemos de vivísimos colores, de colores inventados y combinados con maestría tal que retenían la mirada y a lo largo

de las paredes, cubiertas de riquísimos tapices, caían lánguidas guías de suaves glicinas.

La niña no daba crédito a sus ojos; sentada en la cama, contenía con sus níveas manos el adolescente seno palpitante: "¡qué portentoso era todo aquello!... ¡serían esos los goces de que la negra nodriza le hablara y que había de disfrutar, proporcionados por el que sería su Señor!" Saltando del lecho, en impulso de irresistible instinto, sepultó su rubia cabeza en un ramo de rosas ardientes, cual el sol se hunde en el purpúreo ocaso.. Con un gesto de desagrado retiróse vivamente—aquellas flores de reflejos sedosos, de apariencia fragante y fresca, de matices fantásticos, eran ásperas, sin perfume, vacías y ficticias .. como presentía era su vida! Algo faltaba en ellas, como algo faltaba en su existencia regia, que no satisfacía aquella ansia insólita e incomprensible que le turbaba, a pesar de la seda y de los encajes que envolvían su cuerpo grácil, a pesar de las piedras preciosas que ostentaban sus brazos y sus manos albas, en anillos y brazaletes soberbios.

* * *

No hay otro Poderoso más Poderoso que el Destino, y éste mandó lo que no había dispuesto la omnipotencia de Arnoldo.. ¡no sería éste el que revelase a Dea lo que faltaba en su vida y en las flores mentidas que engalanaban su estancia!... y sucedió que al trasladarla, cubierto el rostro por tupido velo, entre guardianes feroces, un joven arquero hizo torpemente caer el velo protector, siendo sus profanos ojos los primeros que se posaron ardientes en la sugestiva cabeza dormida. He aquí que el enamorado recoge aquella mañana un mazo de violetas perfuma-

das y aprovechando el sueño de la negra nodriza y lo temprano de la hora, audaz como el primer amor, penetra en la pieza de la princesita en el momento que ésta contempla desilusionada aquel esplendor de flores que carecen de la suavidad del pétalo y de la fragancia otorgada por Natura... y el mismo extático asombro que ante las artificiosas flores, ingenuo y lleno de primicias, probó ante el joven arquero, como ella rubio, cual ella joven, con ojos también azules: "¡sería un ángel de aquellos que le canturreaba la nodriza?" El enviado del cielo o del amor presentó a la dulce criatura las violetas cubiertas aún del rocío matinal. Dea, con una exclamación de alegría aspiró, trémula y con fruición, el embriagador perfume, revelándole así lo que faltaba a su vida y a las flores artificiales—a éstas fragancia y frescura,—a su existencia amor, que es la fragancia y la frescura de la vida.

TERESA SANTOS DE BOSCH.
(Fabiola.)

(Del libro en preparación "Fuegos fatuos".)

LOS EVOCADORES

(Fragmento de un estudio sobre Michelet, Moreau de Jonnes y Gustavo Schlumberger, de mi libro "Hipomnemo").

No basta conocer una ciencia para poder enseñarla a los demás. Allá, en nuestras mocedades, mientras cursábamos en la Universidad Mayor de la República el bachillerato en ciencias y letras, teníamos dos profesores para los cursos de Historia Natural que rivalizaban en riqueza de conocimientos y en afán de evidenciarlos. El de zoología y botánica se conocía de memoria, como si fueran miembros de su propia familia, a todos los mamíferos, aves, peces, reptiles e insectos de la creación, y nos hacía aprender de carretilla los nombres latinos de millares de vegetales, desde la modestísima alga hasta el más presuntuoso de los baobabs, según la clasificación del sistema sexual de Linneo. El de mineralogía y geología, por su parte, trataba con una familiaridad desconcertante a los innúmeros cuerpos brutos de nuestro globo, y desde el más común hasta el más raro, se sabía de memoria el peso específico, el sistema en que cristalizaba, sus características y propiedades, el terreno a que pertenecía, la época de su formación y cien otros detalles que debíamos, nos-

otros los discípulos, repetir como loros parlanchines. Naturalmente, llegado el fin de los cursos, dábamos examen, y, como teníamos buena memoria, salíamos aprobados. Pero no sabíamos historia natural. Transcurridos pocos meses, toda aquella balumba infernal de nombres caprichosos y bárbaros se había evaporado de nuestros cerebros. Por lo demás, nadie, bajo el sol, a excepción de los profesionales, llamaban a los bichos y plantas por los nombres aprendidos en el aula. La célebre *Mantis religiosa*, nos era perfectamente desconocida: la oíamos nombrar como si fuera un insecto de Honolulu o Cochinchina. Sin embargo, conocíamos al criollo *nmamboretá* y nos divertíamos en darle caza para ver cómo alzaba hacia el cielo sus patas delanteras cuando le preguntábamos —¿dónde está Dios? Pero, ¿acaso nos habían enseñado que uno y otro personaje son el mismo individuo? Lo mismo nos acontecía con la *Ocymum minimum*. Aprendimos su nombre y lo olvidamos luego, sin sospechar siquiera que se trataba de nuestra vulgar y fragantísima *albahaca*. Y así, todo lo demás, por el estilo. Estudiamos geología, paleontología, metalogenia y tectónica, sin llegar a darnos cuenta jamás de cómo se habían constituído las diversas capas geológicas de la corteza terrestre. ¿Qué podía importarnos que los primeros hombres paleolíticos aparezcan en el pleistoceno del terciario o en el piso givetiense del devoniano? Todo eso era la vida muerta, la clasificación sabia de los museos, el catálogo infernal de los millones y millones de caprichos que ha tenido la vida de la Naturaleza.

Algo semejante, casi igual, nos acontecía con la enseñanza de la historia universal. Aprendíamos de memoria un fárrago enorme de fechas de batallas y tratados de paz, y otro fárrago inmenso de nombres de personajes y de regiones desconocidos. Los nom-

bres de Aníbal, de Artajerjes, de Carlos el Temerario, de Pericles, de María Tudor, de Filipo de Macedonia, etc., vuelven aún a nuestra memoria; pero son eso, nada más, unos pobres nombres que aprendimos de memoria. Si quisiéramos representarnos a los soldados y señores poderosos que los llevaron, no lo lograríamos. Cuando queremos darnos tono, citamos alguna frase célebre, que no hemos logrado olvidar porque otros ignorantes como nosotros las repiten de vez en cuando en sus escritos. "Leuctres y Mantinea son dos hijas que no dejarán perecer mi nombre", dijo Epaminondas. "Todo se ha perdido, menos el honor", escribió Francisco I a su madre, después de la batalla de Pavía. "Después de mí, el Diluvio", exclamó Luis XV egoístamente, al conocer el desastre de Rosbach. "Id a decir a vuestro amo que estamos aquí por la voluntad soberana del pueblo y que no saldremos sino por la fuerza de las bayonetas", contestó Mirabeau al enviado de Luis XVI. Y una vez intercalado el recuerdo histórico en nuestro discurso, nos quedamos tan frescos. Ni nos figuramos cómo era Epaminondas, ni nos representamos a Francisco I, ni siquiera evocamos las cortes de Mme. de Pompadour y de María Antonieta. ¿Sabemos siquiera dónde estuvo Nínive? Por allá, por el Asia,—replican algunos. ¿Sabemos cómo vestía Ramsés II? Como se viste Radamés, en la ópera *Aida*, afirman los más adelantadítos. ¿Era Cromwell alto o bajo? No lo sabemos. ¿Qué aspecto tenía París cuando Ravaillac atentó contra la vida de Enrique IV? Lo ignoramos. ¿Por qué Oreo hizo degollar al marido y a los ochenta hermanos de Sisigambis? Lo hemos olvidado. ¿Quién fué la porphyrogeneta Zoé? Una emperatriz de Bizancio: lo sospechamos. Nada más. Y es que la historia humana que se nos ha enseñado es una historia muerta, una muda cronología, una retahila de nombres de ultratumba.

Las grandes luchas, las guerras formidables, las catástrofes espantosas que han agitado a una o varias naciones, no son más que un nombre histórico en nuestra memoria. El combate de las Termópilas, las matanzas de búlgaros realizadas por Basilio II, la noche de San Bartolomé, el incendio de Sardas, el combate de Lepanto, las hogueras de Flándes, no son otra cosa que eso: nombres, nombres, nombres. Ni siquiera nos representamos a los soldados de Leónidas defendiendo el paso del desfiladero, o a Catalina de Médicis en su trágica noche. No tienen interés para nosotros esos personajes y esos sucesos porque no los *hemos conocido*, porque no los *hemos visto ni vivido*. Son como los cuentos que nos hacen de niños: menos aun, porque en los cuentos vemos con la imaginación a nuestros héroes, y los amamos o los odiamos. Cuando estudiamos historia, según la pedagogía antigua, no *vemos* ni *sentimos* nada: aprendemos fechas y nombres de memoria, nada más. Y eso, ni despierta nuestro interés, ni nos solidariza con nuestros antepasados. Dijérase que estudiamos la historia de otros seres, extraños a nuestra tierra, a nuestra humanidad, que nos son absolutamente indiferentes. No se nos ha dicho cómo eran esos hombres y mujeres, si altos o bajos, gordos o flacos, rubios o morenos, feos o hermosos; ni cómo vestían ni qué manjares ponían en sus mesas; ni cuáles eran sus costumbres, sus gestos, sus caprichos y pasiones. No los hemos visto llorar ni reir: ¿cómo podríamos amarlos o compadecerlos? No nos representamos sus luchas, sus combates, sus sacrificios, sus cobardías: ¿cómo es posible que los admiremos o escarnezcamos? Su época, el medio en que vivían, la ciudad o la casa en que se encerraban, las cosas que ellos veían, no nos los hemos representado nunca. Son extraños Y entonces, sellamos el panteón del pasado con el mismo fallo que venimos recogiendo de nues-

tros mayores,—un fallo un tanto anodino, que pronunció alguien, no sabemos bien qué autoridad:—Sardanápalo fué un disoluto; Nerón fué un loco; Luis XI un rey sombrío; Isabel de Inglaterra una fiera; Catalina de Rusia una meretriz; Napoleón un genio de la guerra. Así decimos; y el hombre y la mujer que llenaron su época, que asombraron su siglo, que desencadenaron tormentas terribles ó lograron admiraciones de semidioses, quedan lapidados para siempre. Allí están, no se sabe dónde, olvidados, como si esta vida que vivimos no hubiera sido la suya; como si toda la obra de la civilización que hoy disfrutamos, no fuera un poco su obra. Somos los descendientes ingratos que ignoran a sus mayores. Somos los hombres que no se interesan por los que nos trajeron a la vida.

Y eso es la culpa de la pedagogía anticuada y cerril que rigió durante largos años en nuestros centros de enseñanza. Se hacía trabajar la memoria del niño y no se preparaba el corazón del hombre. Se cultivaba una facultad del intelecto a expensas de todas las demás; y por ello, teníamos excelentes papagayos y muy pocos corazones que sintieran y muy pocas inteligencias que razonaran. Aún hoy existen personas que visitan las ruinas de Palmira o de Pompeya y que no ven más que piedras derruídas, columnas truncadas y arcos en el aire. Muy pocos son los que se dicen, en voz baja, religiosamente, que allí penó sobre el suelo una lejana y olvidada humanidad: hombres y mujeres, desconocidos, sí, pero iguales a nosotros, que tenían amores y ambiciones, que supieron de miserias y desencantos, que lucharon bravamente con la vida lo mismo que luchamos nosotros en nuestros días; que conocieron el horror de una espantable catástrofe que a nosotros nos ha ahorrado el destino. Aún hoy hay turistas que visitan un museo, el del Louvre o el del Prado, el de Londres o el de Florencia, y que ante una

Victoria de Samotracia, un retrato histórico de Velázquez, una piedra faraónica o la puerta labrada de un baptisterio, no ven sino una figura, un trozo de mármol, un tosco ensayo del arte primitivo o un rebuscamiento complicado de líneas de un arte avanzado. Pocos son los que evocan, dentro de su alma, con una curiosidad honda y respetuosa, al hombre, al hermano en los tiempos, al espíritu genial, que concibió aquella sombra gigantesca arrastrada en un ansia de vuelo; pocos los que se retrotraen a los tiempos remotos en que aquel rey Felipe IV reinaba en España, para decirse que esa figura vivió, y gobernó a sus súbditos, y tuvo un corazón como nosotros; muy pocos, en fin, los que se hagan una idea siquiera de las ciudades y de los seres que conocieron aquel sarcófago, y esta catedral, y esa vasija de barro. Para la generalidad, son cosas, objetos; la idea del hombre no se asocia a ellos. No se dicen los curiosos viajeros que unas manos semejantes a estas que poseemos, para ocuparlas por lo común en mas viles menesteres, tallaron ese bloque de mármol o pintaron esa tela, persiguiendo un ensueño de belleza, allá, en los tiempos idos, hace cientos o miles de años,—no se dicen que por esa puerta y debajo de esa arcada, por esas calles invadidas de hierba y esas graderías derruídas de un coliseo, fué una multitud de seres humanos, que se ajetreaba bajo la lumbre de este mismo sol que ahora nos ilumina, y que iluminará, dentro de cien, de mil años, a nuestros descendientes,—los que, a su vez, se desinteresarán de nuestros trabajos y dolores Y es porque, estudiando a la humanidad del pasado no supieron hacerse un corazón de hombres.

Enseñad, en vez, a penetrar en el pasado con amor, y, bruscamente, como al arte de un conjuro, todo el pasado vibrará ante vosotros con un inmenso vértigo de vida. Empezad por decir al niño que esos nombres

de Licurgo, de Alcibiades, de Tarquino el Soberbio, de Marco Antonio, de Semíramis, de Mesalina, de Teodora, no son nombres de fantasmas o de piedras, sino de hombres y de mujeres, tal que nosotros, que vivieron en tales y cuales ciudades, en estos y aquellos tiempos, mostradles en el hogar y en la calle, en la vida privada y en el escenario público, con sus modos y vicios, sus gestos peculiares y sus proezas humanas, con sus vestimentas, sus preseas, sus peinados, sus perfumes; hacedlos moverse y andar, combatir y regocijarse, llorar y reir; mostrad su corazón, sus ocultos sentimientos, sus bajas o nobles pasiones, sus ensueños de gloria o sus ambiciones de poderío, sus luchas, sus afanes, sus sudores; mezcladlos a la muchedumbre, a los demás seres humanos de su época, que también andan y se mueven, van y vienen, llenos de vida y colorido, afanados y premiosos, gritando y gesticulando; y alzad en torno, aquí y allí, las habitaciones familiares sobre las vías conocidas, completad ese arco trunco, recomponed esa columna truncada, dad su sitio a las piedras caídas en la arquitectura total del Templo o del Coliseo, animad el paisaje, haced revivir la pradera, colmadla de flores y de aves, de luz y de vida,—y veréis entonces como seres y cosas se levantan del polvo de las ruinas, de la tiniebla del pasado, para dejar su apostura milenaria, su inmovilidad secular, su aspecto de fantasmas hieratizados por la muerte, y vienen a vosotros, y os hablan al corazón, y os hacen despertar el entendimiento.

Encended la vida en los panteones del pasado; animad los esqueletos; coloread los sudarios: que esas formas anquilosadas, que esas multitudes graníticas, que esos cuadros y escenas frías, yertas, inanimadas, sientan el calor de vuestra curiosidad, de vuestro amor Entonces será el milagro cinematografico del movimiento. Entonces será el instante conmovedor en

que las estatuas de piedra empiecen á temblar, a agitarse, con un aliento de vida, tal como el insecto se anima en el seno de la larva dormida en su sueño de ninfa. Las enormes escenas murales, quietas, impávidas desde hace siglos, se animarán, rebullirán en un purulamiento de gusanos, y, roto el encantamiento, aquel brazo que se mantenía en alto con su espada inmóvil, bajará en un trazo fulgurante de vida; aquel corcel que se había plasmado con sus remos delanteros en alto, continuará su formidable galope; aquella emperatriz helada en su apostura marmórea, recobrará sus rítmicos movimientos, y en sus labios habrá una sonrisa y en sus ojos un fuego de amor o de odio; aquel senador romano, con su túnica rígida y blanca, seguirá su interrumpida marcha hacia el Capitolio, mientras el viento infla y abanica los pliegues de la toga; y las hojas y ramas se balancearán en los árboles, y las aves rayarán el espacio como saetas parduzcas, y el mismo aire ambiente, que tenía la ceniza inconmovible de los muertos paisajes lunares, tropidará con sus millones de átomos en una enorme exaltación de vida,—de lumbre y de color. Y veremos, así, por la mágica virtud del movimiento, por la omnipotente fuerza de nuestra imaginación, cómo cobran un sentido los grandes lienzos que hasta hoy eran mudas y frías representaciones en el gran libro de la historia: veremos amar a Marco Antonio y Cleopatra bajo la tienda de púrpura y oro, entre esclavos centellantes de aros y cadenillas de oro, sobre cojines de sedas primaverales; y descubriremos a Aníbal y a su ejército de mercenarios de todas armas y de las más contrapuestas razas, trasponer los nevados Alpes en un escalamiento de asendereadas hormigas, buscando la ruta del Lacio, y contemplaremos el pavoroso incendio de Roma, desatado por la vesania del rechoncho Nerón, salpicando las tinieblas de la campiña circun-

dante con enjambres de rubíes y amatistas; y escucharemos entre los desfiladeros del Danubio el rumor de los pasos de la harapienta muchedumbre de los Cruzados que van a la reconquista del Santo Sepulcro, en un enorme vértigo de esperanza, de dolor y de miseria; y presenciaremos los tropeles del Cid Campeador, las hazañas de los Condé y Turenna, los días rojos de los Guisa, los degüellos de la noche de San Bartolomé, el fasto de la corte de Luis XIV, los celos y rivalidades de los cortesanos, las sonrisas e intrigas de las queridas reales, el trajín de los palurdos y siervos de la gleba, el gesto altivo e indomable de los triunfadores. Encended la tiniebla de los sepulcros; animad las figuras inmóviles de los frisos; resucitad las formas extintas y los hechos que fueron con un soplo de vida, con los detalles y coloridos que nos hacen familiares las cosas, con la animación y el movimiento que advertimos a nuestro alrededor. Que el contraste entre lo que es y lo que ha sido, manteniéndonos en nuestro plano de observadores, nos dé la perspectiva de los siglos. Oíd cómo hablan esas bocas que estaban mudas. Ved cómo arden las pupilas que parecían llenas de noche. Escuchad los pasos que conmueven los dormidos ecos de los corredores lóbregos, de las imponentes salas, de los puentes lanzados sobre el foso del castillo. Las lanzas y espadas se traban en la selva movible del combate; las cabalgatas desfilan entre el arbolado de los caminos en una alegría de vestimentas y gualdrapas multicolores; en las cortes relampagueantes de oros y de sedas, se hacinan los cortesanos, discurren, van y vienen con movimientos de pavos reales; en una torre sombría, un alquimista vigila años y años la transformación de una barra de cobre en el áureo metal; en un monasterio, una congregación de almas atenaceadas por el terror del Infierno, cumple ritos y se flagela de penitencias; en su

solio omnipotente, un papa arroja encendido anatema sobre una nación arrodillada. Y todo eso vive, palpita, se estremece, llora o ríe, aúlla o murmura. Son seres de verdad, que viven como nosotros. Son escenas reales, como las que contemplamos en nuestros días. Hay un dolor humano en todo eso. Hay una esperanza también. La enorme inmovilidad de la historia se ha quebrado súbitamente, y es ahora, en su lugar, el febricente ajetreo, el fabuloso torbellino de la vida que pasa.

¿Por qué nos conmueven y sacuden los dramas históricos o las historias fingidas que vemos sobre la escena de un teatro? Porque nos damos a nosotros mismos la ilusión de que todo aquello es real y vivido. Pero, a propiciar tal ilusión, tiende el juego de los actores, sus palabras y movimientos; y el arreglo de las decoraciones, y la disposición de los muebles y trastos familiares. Lo que en la tela de un pintor sería muda y hierática representación, es allí remedo perfecto de la misma vida que vivimos. Vemos que los personajes Tal y Cual se mueven y andan, sufren o se regocijan, luchan por lograr sus fines o caen vencidos en la demanda. Y los odiamos o los compadecemos; nos interesamos por su suerte; seguimos anhelantes todas las peripecias de la intriga; un inmenso soplo de pasión nos enciende y arrebata. Tal rey de la historia o cual adolorida doncella de la leyenda, que nos habían sido absolutamente indiferentes en el libro, viven ahora ante nuestros ojos encarnados por cómicos habilidosos, trajeados a estilo de la época, dentro de un marco de objetos evocadores, y desde ese momento se adueñan de nuestra voluntad. Igual cosa acontece con ese otro género literario de la "novela histórica". Coged cualquiera de los libros de Alejandro Dumas o de Manuel Fernández y González, y experimentaréis la misma sensación de vida. Acaso

estos escritores no se ajusten estrictamente a la verdad de los hechos e incurran en graves anacronismos. Eso ahora no viene al caso. Lo exacto, lo real, es que nos interesamos por sus personajes, que los amamos o los odiamos según sea su condición y las acciones que ejecutan. ¿Y por qué nos aconteció esto con los mismos personajes que nos dejaron fríos e indiferentes cuando los conocimos leyendo las páginas veridicas de la historia? Porque ahora se mueven, porque hablan, porque viven. El novelista, con su imaginación, hace revivir ante nosotros toda una época; nos pinta interiores y paisajes; nos describe una ciudad o un burgo con sus más mínimos particulares, con sus detalleitos gráficos, con su emocionante colorido. Vemos la calleja mal alumbrada donde cruzan sus floretes dos embozados; oímos rechinar las cadenas de un puente levadizo o los cerrojos de una mazmorra; sentimos el azote de la lluvia que bate la campiña, mientras un viejo carricoche se desvencija sobre los caminos enlodados. Y oímos hablar a los seres que antes eran de piedra, y les vemos acometer actos de heroicidad o de villanía ante nuestros ojos. Viven, en una palabra.

Ved *Notre Dame de Paris*. El Rey Luis XI, el de la historia, es una figura de basalto negro. Nos le representamos como una estatua de egoísmo, de falsedad, de pavura, rezando su rosario, sacando cuentas y mandando guerrear a sus vasallos, entre las figuras mezquinas de Pedro y Oliverio, su galopín de cocina y su barbero. Pero, coge Víctor Hugo esa tétrica e inmóvil figura de la historia de Francia, y con sus manos de mago evocador la empieza a hacer revivir ante nuestros ojos. Y es, entonces, lo mismo que un deslumbramiento. Aquel cuerpo desgarbado y anguloso, empieza a moverse dentro de su ropón; su voz hueca, de instrumento de madera, masculla letanías y

se interrumpe, a veces, para mandar dar de palos a un pillastre; sus ojos profundos, desconfiados, hipócritas, tienen súbitos relámpagos de ira o de orgullo cuando se nombra, ante él, el nombre de un barón o de un conde que no se ha sometido aún a la potestad del trono Tomando tisanas, quejándose, carraspeando, preocupado con la salvación de su alma, el poderoso señor está sentado en su mezquina estancia, frente a la noche de ese París tétrico y sombrío del fin de la Edad Media; y habla con Coppenole, con su barbero, con su médico, con el ejecutor de sus órdenes trágicas y fulminantes. De pronto, por la ventana entreabierta, sobre la negrura de la ciudad dormida, es el granate de una luz lejana. ¿Qué es aquello que turba así, como un rastro de sangre, la tranquilidad habitual del horizonte conocido? Es la hoguera que Quasimodo ha encendido entre las torres de la Catedral para fundir plomo y verterlo sobre la turba de gitanos que han venido a rescatar a la Esmeralda. El Rey Luis XI, distraído en sus cálculos y meditaciones, contempla aquella luz rojiza, que tiembla trágicamente sobre la negrura pavorosa de su insegura Ciudad, y trata de ubicarla, de darse cuenta hacia qué lado se produce el incendio. Y entonces, sin querer, penetramos en su alma, descubrimos sus escondidos pensamientos. El amo y señor que sueña con destruir el feudalismo medioval, rescatando para la corona de Francia toda la soberanía, dase en imaginar qué duque o barón, amigo o enemigo, es el que ha provocado el incendio, y ya sus zarpas de tigre están fuera, y en el hipócrita acento dulzón de sus palabras tiembla el latido del amo que va a castigar. Pero llega la nueva de que todo aquello es una algarada de los truhanes, y entonces la fiera vuelve a retraerse y reaparece el vejete aterrorizado por las potencias de ultratumba. Toda la figura histórica del sombrío Rey y

toda su época de luchas, de terrores y de brujerías está ahí en ese cuadro; y ese cuadro nos arrebata, nos posesiona, nos conmueve, nos llena de pavura y de melancolía, porque es real y vivido, porque sentimos que tenía que ser así, porque no podía ser de otro modo. El novelista ha evocado un momento de la historia, lo ha pintado con tan vivos colores y con tal arte ha hecho hablar y accionar sus personajes, que nos hemos dejado engañar por la ficción, y, olvidándonos de cuanto nos rodeaba, de esta vida moderna que nos atruena y enceguece, nos hemos transportado a aquellos años remotos y hemos vivido nosotros mismos los días del reinado de Luis XI. Es un salto de quinientos años atrás; nos hemos hundido en la tiniebla del pasado, y allá, en lo hondo de la tiniebla, iluminada por el evocador, revivió una humanidad que ignorábamos a pesar de haber estudiado historia.

Ese es el arte del evocador. Y esa es la nueva ciencia de la historia que debemos enseñar en nuestras aulas para que deje de ser lo que antes de ahora ha sido: un mero catálogo de nombres y un memorándum de fechas. Que el historiador, verídico y concienzudo, remede a los escritores de imaginación, infundiendo vida a los personajes y escenas; que su prosa, iluminada y sugestiva, no sea un apeñuscamiento de hechos o una filosofía muda y abstracta, sino un perpetua evocación, un milagro de florescencia vital, un drama conmovedor y vivo. Que las ciudades muertas se alcen entre el polvo de los siglos y recompongan sobre el eterno azul del cielo el dibujo característico de su arquitectura. Así veremos a Atenas en el resplandor de sus mármoles blancos; así veremos a Babilonia reflejando sobre el Eufrates sus terrazas y jardines; así veremos a Bizancio, dentro de sus muros ciclópeos, ardiendo con las querellas del circo y las tragedias rojas del trono; así veremos la corte de los Mé-

dicis, la Granada de los moros, la gótica aldea de Lutero, la estepa rusa que aplastó con su sudario de nieve al invencible ejército de Napoleón. Que infunda vida a las sombras históricas, que les preste un alma, para comprender a Alejandro Magno, a Atila, a Carlos V, a Luis XV, al zapatero Simón. Que por los mil detalles acumulados y las sugestivas evocaciones familiares, haga revivir los usos y costumbres de una época y nos muestre el pueblo en su vida diaria, ajetreado, febril, encendido de alegría o postrado por una horrenda desgracia;—a ese pueblo siempre ingenuo, siempre dócil, siempre sencillo, que maneja la voluntad de un loco, de un guerrero, de un sacerdote, o de un iluminado; frenético y rojo en sus iras—el pueblo de descamisados que asaltó la Bastilla, — o servil y miserable en su esclavitud — el pueblo que en la soledad de los villorrios medioevales temblaba de espanto a la aparición de un cometa en los cielos impasibles. Que se sienta un corazón detrás de cada línea, y que una lágrima brote en las pupilas cuando una gran desventura flageló a los hombres que fueron nuestros antecesores en este valle de sufrimientos y amarguras.

VÍCTOR PÉREZ PETIT.

CAMPOS Y HOMBRES

(RELATO CRIOLLO)

El arroyo Tangarupá, además de servir de aguada para la hacienda y de cachimba a la que diariamente iba a apagar su sed el barril de agua engarzado en una rastra de tres ruedas petizas, era también el mojón divisorio, que en sus curvas y barrancas marcaba el límite de las pequeñas parcelas de tierra que ocupaban dos buenos paisanos, Juan Pérez y Guillermo Carvajal, amigos y compadres, que en el deseo de ser vecinos, habían plantado su tienda de trabajo a la costa del mismo arroyo, que como símbolo de fertilidad flanqueaba en el bajo el espinazo de las cuchillas cercanas.

Se ayudaron a construir los ranchos respectivos, tajeándose las manos con el filo de la paja brava, rebelde al peinado en ondas de las quinchas. Ese fué el último trabajo que hicieron juntos, y después de acomodar la familia tomaron rumbos distintos, en que se acusaban profundas diferencias de ambición y de psicología.

Uno de ellos, Juan, de gran voluntad y energía, estaba tallado en la madera de los triunfadores, deseaba ser poderoso, rico, y sentíase dispuesto a conseguirlo, levantando su punto de mira sobre los hombros de los demás, como si sus anhelos cabalgaran a la grupa de los torsos encorvados, que pasan por

la vida anónimos y fuertes como un peldaño ofrecido al encumbramiento ajeno.

Eligió como oficio el más rudo, el de responsabilidad mayor, de actividad más inquieta y bárbara y se hizo tropero.

El otro no sentía el problema torturador del futuro, encarnaba el tipo criollo tan general, que en su despreocupación, deja al destino las complicaciones de prever y despejar horizontes. Su oficio guardó armonía con su mentalidad y se dedicó solamente a changuear, que quiere decir conservarse libre, amansando potros a veces, hacheando otras, o arañando la tierra con el arado para cosechar lo necesario para el consumo.

De un porte tosco, varonil y fuerte, Juan pregonaba en su físico su tenacidad admirable para el trabajo, dotado de esa rusticidad casi salvaje que necesitaba en aquellos tiempos del año 70 el comprador de ganado, en eterna peregrinación por campos abiertos, librado a las fuerzas naturales sobre la llanura inmensa, que cruzaba como la única vida humana, en que el sol de verano podía descargar la brasa de sus rayos, o las tormentas y las lluvias de invierno la hostilidad de su inclemencia.

Durmiendo sin techo y con la rienda en la mano, como un centinela, resumiendo todo su *confort* en el recado de cuero crudo que sus manos trabajaron; transitando por regiones sin camino, en que había que tomar rumbo en las estrellas, como en el mar, respirando la onda de polvo que levantaba la hacienda en marcha, viviendo en acecho, en previsión de una disparada, sabía que la vida del tropero se asemejaba en algo a la que llevaban las fieras, precisándose para triunfar ser instintivo y fuerte como ellas, y él se sentía con alientos, con bríos, para imponerse a dentelladas, para contemplar la escena como un mi-

raje de pelea y de combate, para defender a brazo partido con la adversidad la visión seductora de la estancia levantada en campo propio.

Esa esperanza era su ideal constante, el rayo de luz que aclaraba sus cuartos de ronda; la rumiaba mentalmente, como la hacienda al trébol, era la monotonía alegre con que su espíritu hacía eco a la monotonía triste del canto con que arreaba a la tropa, en esas marchas en que las horas iban pasando en un trotar lento y perezoso, pareciendo ellas también estirarse como los caminos...

Después de un período rudo de trabajo, destinado a amasar valientemente el porvenir, daba una llegada corta por su casa, para ver a la mujer y los hijos, y al otro día salía con rumbo lejano, pues Río Grande, Corrientes, Norte del Uruguay eran los dominios en que levantaba sus tropas para conducirlas al saladero.

Su trabajo le exigía además modalidades complejas, no bastaba ser buen campero, necesitaba también ser hombre de negocio, perspicaz y rápido en el cálculo, debiendo en una ojeada hacer precio a un rodeo, aplicando los informes recogidos en la ciudad, con esa videncia sagaz y desconcertante en nuestros hombres de campo, que sin libros y sin saber leer llegan a grandes figuras de empresa y de consejo

Pocas veces como en él se aunaban las condiciones básicas del tropero—eslabón comercial entre el desierto y la ciudad—que debía poseer cualidades para actuar en los dos medios.

El acierto en sus negocios lo acercaba rápidamente al ideal perseguido, haciendo factible su propósito de ser estanciero, alterando el marco feliz de sus actividades como única sombra, las protestas de su buena mujer, que al ver que no se daba tiempo ni para besar a sus hijos, le expresaba afectuosamente

sus quejas, mostrándole como ejemplo de vida familiar dichosa y alegre, la de Guillermo, su compadre y vecino, para quien las horas corrían tranquilas y los días terminaban como una fiesta entre notas de guitarras y canciones, cuyos ecos llegaban como un contraste hasta la soledad de su rancho.

Cuando en el intervalo de las tropeadas llegaba Juan a su casa, al despedirse mantenía siempre el mismo diálogo con su mujer, que le mostraba lo triste que era su casa y su vida, y lo alegre que era el rancho del compadre, que como un pájaro al amanecer, todos los días los terminaba cantando en su guitarra.

Decidido como estaba a sacrificarse para ser rico aunque le costara vivir el presente en las violencias de un trabajo rudo, no se avino a cambiar de método, resolviendo en cambio, tratar de que le cambiara su compadre y amigo, para lo cual le hizo una visita. Charlaron largo, enterándose de la insignificancia que ganaba, del margen reducido en que desarrollaban sus actividades, amansando potros o hachiando en el monte, con lo que nunca saldría de pobre, ni dejaría al fin de la jornada un pequeño amparo para los hijos, y le preguntó si no tendría coraje de darle un revolcón a la suerte, si no sentía el deseo de llegar a ser rico, que él iba en camino de serlo y estaba dispuesto a ayudarlo.

Le relampaguearon los ojos al compadre ante sorpresa tan inesperada, y agradecido habló con calor y entusiasmo, del sacrificio, de la labor y esfuerzo a que estaría dispuesto para conseguirlo. Entonces Juan sacó del cinto un paquete de dinero que había traído y se lo entregó sin plazo y sin interés, recomendándole que se dedicara a la compra de haciendas, explicándole la forma más conveniente de realizarla y las grandes compensaciones que otorgaba ese negocio, si se ejercía con tino y buena cabeza.

Ese día fué el más feliz de Guillermo. Sin haber comprado número, se le había entrado una lotería al bolsillo, pero preocupado con la manera que había de planear su comercio de mañana para no desalentar sus altos móviles, esa noche sin advertirlo siquiera, suspendió la guitarra y el canto, para pensar hondo en la responsabilidad y el horizonte que se le brindaba. He ahí, que el primer día, que entró el dinero y la esperanza de multiplicarlo, como una constatación triste se observó que en el rancho alegre del compadre se apagaron las luces, sin que las cuerdas y las gargantas igual que antes, le despidieran cantando, como reciben los pájaros el amanecer.

Al otro día montó a caballo y sin saber qué camino tomar, ensombrecido por la duda, preocupado por la prueba de una experiencia nueva, salió Guillermo rumbo al azar con la máscara severa de las cavilaciones y de las inquietudes.

Cuando en un intervalo de sus faenas hizo Juan como de costumbre una rápida pasada por su casa, su mujer en vez de hacer el elogio de la alegre vivienda vecina, le preguntó con extrañeza si no sabía qué le pasaba al compadre que en su rancho antes feliz y risueño no se cantaba más y se apagaba llegada la noche, silencioso y triste como el suyo.

Una sonrisa de satisfacción cruzó por la cara de Juan, que veía en la pregunta un triunfo de su inteligencia, que no sólo sabía del materialismo de los negocios, sino que también adivinaba las reacciones del espíritu del hombre.

Poniendo en su voz el acento dulce y convencido del maestro que enseña a un niño, explicó a su mujer los nobles motivos del cambio, cuáles eran las razones que obligaban a Guillermo a abandonar su casa y le quitaban tiempo y gusto para cantar.

Antes podía diariamente recostar su pecho a la

guitarra, porque lo tenía libre de dudas provechosas y preocupaciones fecundas; pero ahora que se torturaba pensando en el porvenir de sus hijos y en levantar, como ya estaba por hacerlo él, una estancia en campo propio, le faltarían las noches para bordonear bajo el alero cordial, porque tendría que dormir a campo raso, bajo el techo solemne del cielo sugeridor de la meditación y del silencio.

La mujer escuchó extasiada la explicación, sintiéndose confundida y avergonzada de su simpleza, que no había comprendido el verdadero heroísmo que implicaba la vida de su marido, ya que siendo imposible a juzgar por sus palabras y el ejemplo del compadre, hermanar el trabajo con la alegría, había optado por llevar una vida sacrificada y triste en homenaje a un porvenir mejor, que era el anhelo que arraigaba más hondo en su corazón, porque era la expresión más práctica de su amor a ella y sus gurises.

Juan, contemplaba con orgullo y satisfacción los resultados obtenidos en la experiencia realizada con el compadre, que venía a justificar su manera de vivir hasta ahora y paladeaba como una lección de filosofía la condena que le había impuesto despertándole la ambición y lanzándolo a la lucha.

Pero la enseñanza del ejemplo y las conclusiones derivadas, cayeron de pronto al suelo, ante la voz de un maestro que surgió enérgica y armoniosa, demostrando que el trabajo era compatible con la alegría y la canción, y los ojos se fijaron en un hornero, que en el mojinete del rancho, líricamente construía su casa de barro desplegando alas y canciones.

CÉSAR G. GUTIÉRREZ.

UNA HARMONIOSA Y VALIENTE "VOZ DE VIDA"

Paysandú, junio de 1923.

Para los lectores de las bellas cosas, un nuevo libro de versos es siempre una fiesta del espíritu. Porque razón tuvo quien dijo "que el poeta es el taumaturgo que abre al alma las puertas de la fantasía". Y si el poeta que realiza tal prodigio mágico, es un hermano espiritual, fácil es imaginar la predisposición anímica que se anticipa a gustar de la feria lírica prometida.

Tengo para mí como preceptivo, no aventurarme jamás en la lectura de trovas de cuyos genitores no tengo alguna noticia referente a su idiosincracia ideológica o de su filiación escolástica. No va en ello ningún prejuicio dogmático ni tampoco una reticencia presuntuosa. He sido burlado por liróforos que han llegado al son del parche batido, cargados de pancarpias triunfales, y, sin embargo, me han dado un opio capitoso con sus cánones estrechos, sus tropos manidos, restringido el concepto del arte a un determinado número de fórmulas con un contenido harto de resobos.

Cuando a este amable y lueñe retiro el correo me trajo el nuevo tomo de versos de Julio Raúl Mendilaharsu, tuve la intuitiva certeza, antes de desflorar

el libro intonso, de que asistiría a una deleitable festividad pieria.

Vengo asistiendo al desarrollo de la auspiciosa evolución de los valores intelectivos de este país y he comprobado que los poetas, alineados en la extrema vanguardia, abren la marcha con la polifonía triunfal de sus cantos augurales. Como otrora, también son hogaño los precursores del movimiento artístico. Diríase los hileros de las intensas corrientes literarias que se desplazan fuera del álveo nacional para tomar en la universalidad del océano el nivel de todas las renovaciones de la hora.

La antorcha prestigiosa que enhastaran ayer Herrera y Reissig, Delmira Agustini, Armando Vasseur y Emilio Frugoni aviva su fuerza lumínica con la nueva propulsión que le imprimen las manos que ahora la toman como trofeo que va a repinarse sobre las testas erguidas de Juana de Ibarbourou, Emilio Oribe, Fernán Silva Valdes, Carlos Sabat Ercásty, Víctor Bonifacino, Julio Raúl Mendilaharsu, José María Delgado, Enrique Casaravilla Lemos, Federico Morador, Carlos César Lenzi, Adolfo Montiel Ballesteros y Mario Menéndez. Son los conmilitones presentes, realizadores del milagro musical del verbo conjugado por la emotividad multiforme de la vida y la dinámica subjetiva de las cosas; valores definitivos en la inquietud undívaga del pensamiento en su decurso eviterno.

II

En su fecunda producción poética, Mendilaharsu no había logrado como en su reciente "Voz de vida", separar la ganga de la riqueza auténtica de su estro. Era irregular y desmelenada toda aquélla, si bien se advertían condiciones ponderables en muchas

de las composiciones alojadas en "Franjas tricolores", "Como las nubes", "Deshojando el silencio", "Ante la victoria", "Altar de bronce", "La cisterna", "El alma de mis horas" y en los promisores "Poemas del alma del mar" que Foleo Testena, con dilecto cariño, vertió a su lengua vernácula. Leves palpitaciones exteriores o pasajeros estados de su espíritu sensible, le hicieron demigar materia preciosa sin troquelarla con método. El mismo se pone a cubierto y nos lo advierte en una su "Declaración":

Para la estrofa, no tengo norma;
en un instante, creo su forma
y ya retórica,
ya irregular,
¡que esté pletórica
de sangre mía, de voz de viento y agua de mar!

De inspiración fluída, escancia aquí y allá el agua milagrosa de su hontana mélica, así en asambleas políticas, en tribunas populares y en "rendez-vous" mundanos. Porque Mendilaharsu carece, por herencia genealógica, de inclinación ascética para aprisionarse en torres de marfil o en umbrías conventuales. Se da por entero y sin reservas a todas las solicitaciones generosas de la vida como a las deprecaciones de los angustiados que conocen en él al varón fuerte y mitigante.

Vida política, ideas, hombres, los quiere para soluciones akruistas y como instrumentos de concordia, de reconciliación permanente y a quienes incita:

Frentes empecinadas, labios fríos, cortantes
voces, manos violentas, ¿no cambiaréis un día?
Fraternidad, ¿se hallan todavía distantes
las horas en que brille, triunfal, tu epifanía?

Aumentan las usinas, crecen los astilleros;
en nuevas galerías se internan los mineros;
en las regiones vírgenes, el hacha y el arado
proyectan la apertura de un reino de Eldorado;
se construyen escuelas, se fundan hospitales
y asilos; en el cielo, como aves augurales
del progreso, atraviesan, osados, los aviones;
la igualdad es fermento para las revoluciones
¡mas, en la soledad,
te quedas, abatida, oh, tú, Fraternidad!

Sin embargo, son tuyas las espigas maduras,
la sombra de los árboles, las fuentes de aguas puras,
los ríos, los caminos del mar. ¡Tuyos, también,
los corazones buenos que sangran de amarguras —
por no encontrarse en tu soñada Jerusalén!

Sin embargo, ello no ha obstado para que su susceptibilidad herida lo llevara a lances personales, sin cuidarse de arreciar con el filo del gladio empuñado o de esquivar su cuerpo al ataque del adversario. Es que hay en la fusión de su sangre latina, la fragosidad e intrepidez del lusitano y el misticismo e hidalguía del ibérico.

III

La influencia de los frecuentes viajes de Mendilaharsu por Europa, con sus prolongadas estadas en los países del septentrión y occidente, conviviendo horas emocionales con cultores de ideas y artífices de fama consagrada; el contacto con hombres sacrificados por el crimen de la gran hecatombe, y el dolor y la miseria que ésta dejó latente por doquier, determinaron su predilección por temas más humanos aún, esencialmente nuestros, aunque a veces, como a José Asunción Silva, le obsede el enigma de la post vida

y deja deslizar hasta el fondo de la límpida cisterna en que bebe, una acre gota de ajenjo. Observémoslo en estas cuartetas musicales:

Borrábase el mar del Norte,
con su quietud y su prez,
tras los amplios ventanales
del "lounge" del Pier Hotel.

Cuatro distintos destinos
apiñaban sus tal vez.
Los de tres, ¿quién sabe de ellos?
Y el mío, ¿acaso lo sé?

Todos son copas de Oporto
que seca un anochecer
veloz y calladamente,
sin saber nunca por qué...

En estos instantes en que los hombres se exterminan por odios seculares y arrecia Marte con sus tonantes iras devastadoras, y las fanfarrias de las dictaduras ponen de moda horrores y desolaciones en los pueblos,

Puños amenazantes y lanzones de guerra
endurecen cuernos sobre toda la tierra.
Ante cada bandera y cada campanario,
anuncia la violencia un próximo Calvario.
El amor, la ternura, la comunión altruista,
caen bajo los rojos cascos de la conquista,
se deshacen y mueren al pie de la venganza.—

el poeta impetra a la

¡Fraternidad, entona un himno de esperanza
sobre las multitudes sórdidas y dolientes
que estrecha la miseria y entenebrece el mal!
¡Filtrales en el alma tus sermones clementes
pues eres en la Vida el supremo ideal!

Mendilaharsu no canta la desdicha y el dolor de los vencidos "con acentos proféticos, apostólicos y soberbios", ni le imprime "cierto carácter de poesía doctrinaria y tendenciosa", como ha dicho un crítico refiriéndose a Almafuerte. No es tampoco un cantor de la revolución que la presiente dueña y señora absoluta del mundo. Siente el anhelo evangélico que trasunta la última estrofa de la invocación "A Verhaeren":

Tal vez donde habitas has visto
al Buda y al Cristo,
y han hablado con fe de una era
de justicia, de paz, de hermandad.
Por ella luchaste, por ella luchamos,
por ella creamos.
¡Es nuestra quimera
y es nuestra verdad!

Claudican los poetas introversos, solitarios en sus castillos interiores o en el mirador de Próspero, rimando madrigales a la divina Eulalia o atisbando parábolas al correr de una estrella en los cielos enigmáticos, cuando a sus plantas ruge la tierra, se quiebra la vida y vomita el combate muerte y devastación. Todos los corazones serán pocos para imponer la concordia que los hombres han befado y exterminado. ¡O se vive en la vida, o se está contra ella! Mendilaharsu, les grita así:

Pero, tú, compañero poeta, indiferente
quedas frente al titánico combate del presente;
con la lira deshechà, con gastados buriles,
sueñas, aprisionado por pasiones seniles,
hacia la letra gótica de vetustos misales,
y el incienso y el órgano dentro de catedrales;
hacia el idilio junto a ventanas con rejas,

hacia leyendas áureas y ancestrales consejas,
hacia algún dios helénico,-que entre mirtos suspira
por alguna bacante? ¡Tinglado de mentira!

Goethe exclamó: "¡Por encima de las tumbas, adelante!"

De tu rincón de penumbra, poeta, sale vibrante
con toda una plenitud
arterial de juventud;
poeta de casilleros espesos por añoranzas,
ven con el alma encendida en un fuego de esperanzas,
ven a la vida de ahora, en donde ya está maduro
el anhelo de una tierra más hermosa en lo futuro.

Poeta, afirma tu credo, palpitante de vigor
y de empuje redentor.
Si no, serás niña pálida, vislumbrando tras los cielos
la rosa maravillosa de los eternos consuelos,
pero no un hombre que busca para todos los hermanos
pan de trigo y de belleza y de inquietantes arcanos.

Tan sincera y vehemente empresa en estos oscuros días de atracos y recelos, que alabo como un blasón de valentía y humanismo, es iterativa en la mayor parte de las producciones medulosas que atesora este nuevo libro del fuerte Mendilaharsu. Ese noble ideal, señorea en los almenares de todas sus construcciones simbólicas como un afán hondo y persistente, así en "Fraternidad", "Los acorazados", "Primavera", "Rompientes", "Hebreos", "Acicate", "Rebeldía", "Bon-bon" y "El secreto", que son las estancias de "Fervor", para mí, lo más especioso y sutilmente alado de este breve misal lírico, que es también un epítome de salmos de amor y redención.

LUIS MARÍA GÜINASSO.

CANTARES

Cuando me esté por morir
llévenme a orillas del mar,
para que me dé al partir
su gran beso de agua y sal.

Atravieso por el mundo
oyendo sólo el rumor
de las alas de mis sueños
dentro de mi corazón.

Ante el clamor de las olas
ayer me puse a cantar.
Cuando terminé mi canto,
¡cómo sollozaba el mar!

Hay quienes hablan a gritos
y quienes a media voz,
y hay quienes lo dicen todo
con el silencio de Dios.

Yo quisiera hablar en obras
para no tener que hablar.
El que habla con lo que hace
no necesita hablar más.

Esta sombra de mi cuerpo
tras de mis pasos se arrastra.
También el dolor me sigue
como sombra de mi alma.

Madre mía, madre mía,
no me quieras consolar,
que en cuanto mi mal se aleja
ya lo comienzo a extrañar.

Mis penas viajan conmigo
y en todas partes me acosan,
¡y hasta cuando estoy alegre
dentro de mi pecho lloran!

¡Tengo miedo! Tengo miedo
de curarme de este mal,
porque en cuanto éste se vaya
otro más grande vendrá.

Caminito que te tiendes
como un lazo hacia el confín,
enlázame aquellos ruedos
y no los dejes seguir.

Yo no puedo odiar la vida,
pero no la puedo amar,
y sin odiarla ni amarla
vivo hasta no poder más...

EMILIO FRUGONI.

LA MUSA TRAGICA

CREPUSCULO

Fui hacia la tierra virgen de su cuerpo
Y, rendido de sed,
Bebí la llama de su corazón
Sin calmar mi avidez.

Yo fuí hacia el océano de sus labios,
Confundí el derrotero,
Busqué el rumbo estelar de sus pupilas.
Sus ojos me perdieron.

Fuí a los jardines mágicos de su alma
Y en un parque de nieve,
Sólo encontré cenizas esparcidas
Y vestigios de incendio.

Yo fuí a la selva de su cabellera,
Yo fuí tras el misterio
De las triunfales transfiguraciones...
Y hallé el vacío eterno

Yo fuí hacia el alabastro de su frente
Musical y divino
Cuando el ala profunda de la noche
Ya se había tendido

Yo fuí hacia la quimera anunciadora
De mis altos destinos;

Sólo encontré en su espíritu insonoro
La nieve de los picos.

Yo fuí a la maravilla obsesionante
De su abismo interior
Ansioso de poseer el universo.
Y el centro de mi acción.

Yo fuí hacia la despuda melodía
De su alta inspiración,
Cuando ya se apagaban las aéreas
Figuras de su voz.

Yo fuí también hacia su pensamiento
Como a un núcleo solar;
Tuve miedo al absurdo fascinante
De la inmortalidad.

Yo fuí a la torre inmaterial y mágica
De su extraña intuición
Al tiempo que la duda omnipotente
Entró en su corazón.

Yo fuí hacia los picachos inviolados
Y excelsos de su ideal,
Cuando se hubo borrado de su espíritu
La aurora boreal.

Yo fuí a pulsar su Eterno Femenino
Como cuerdas de un arpa:
Ya habían transmutado sus valores
La Belleza y la Gracia.

Fuí hacia el piélago azul de sus pupilas
Y en vano hube buscado
Los áureos ruiseñores de mis frondas,
Los cisnes de mis lagos.

VIDA

¡Oh! musa de mis trágicas ausencias
Nocturna flor de estufa,
¡Yo quiero abandonarte para siempre
Mi deidad taciturna!

Quiero reconquistar el entusiasmo
La Verdad y la Vida;
La alta soberanía de lo Bello
La apolínea energía.

La visión de los hondos panoramas
Y los paisajes líricos;
Quiero volver a la naturaleza
Y a los cielos marinos.

Lejos de los monótonos compases
De tus ritmos enfermos,
Quiero forjar las Odas victoriosas
Y las férreas secuencias.

Quiero alejar las alucinaciones
Del lago más allá,
E incorporarme a la teoría que pasa
Hacia la realidad.

No he de volver a las efigies vagas
De la imaginación;
Por sobre Psiquis nebulosa y honda
Yo he de ir hacia Eros.

Yo he de ir a los mármoles desnudos
Y las fuentes termales
Espantando el fantasma de las sombras
Con la viviente plástica.

Recobrará su jubiloso alarde
Mi activa afirmación;
Yo he de segar tus sauces soñolientos:
La Duda y el Dolor.

Pondré al cristal opaco de tus fuentes
El esmeril del sol;
Y a las rosas marchitas de tus prados
Rocío de emoción.

Trocaré la sordina de tu acento
Por la fiera elocuencia
De las parábolas anunciadoras,
Al compás de los vientos.

Con la síntesis sabia de la vida
Y en la entraña terrestre,
En la prueba final con rudo impulso
Triunfaré de tu muerte.

Modelaré la imagen de mi vida
A ritmos de cincel
Con el bloque de piedra de mi espíritu
Y el bronce de mi fe.

Distante llevaré mi pensamiento
De tu cripta sombría:
Al torbellino de las olimpiadas
Al Evohé de la vida.

Mi esperanza tendrá sangre celeste
De Amazona o Walkiria;
Incontenibles estremecimientos
Mi carne dionisíaca.

Yo quiero abandonar la cenestesia
De tu estro artificial,
Reconstruir mis himnos augurales
Y las almenas de mi voluntad.

PLENITUD

Así dijo el poeta y enmudeció de pronto.
Un silencio divino se fundió en su silencio
Y los surcos de su alma se nevaron de estrellas,
Y sus ondas arcanas, del eterno misterio.

Enigma de los seres; misterio de las cosas
Más allá de las fórmulas y de los continentes;
Isla desconocida de íntimas penumbras
Comarca de los éxtasis.

Inútil osadía la que dijo el poeta:
Hay una fuerza oculta más fuerte que sus fuerzas,
Y una clarovidencia más honda que su impulso,
Más honda y más serena.

Y ha de pasar la musa de las ausencias trágicas,
Ha de volver al mudo continente de su alma,
Del fondo de los símbolos y de las nebulosas,
La eterna musa trágica.

Y volverá la musa de lo desconocido
Sobre las catedrales, por sobre los bastiones;
Su verbo prometeano, su índice hierático
Sobre los horizontes...

Y verán sus pupilas los remotos mirajes.
Y entonces oirá el poeta las roncas sinfonías,
Y los ritmos bizarros, y el murmullo nocturno
De sus fuentes dormidas.

Y ante la metamorfosis doliente de la onda
Las campanas lejanas de su alucinación
Han de darle de nuevo secretas disonancias
Y un enorme estupor.

No es posible, poeta. Tu exaltación pagana
Y los pobres impulsos de tu estéril razón
Ignorarán, y es fuerza que ignoren los tesoros
Del santuario interior.

No hallarás en tu tránsito por la naturaleza
Sino instintos y hombres, tierras y sociedad,
Y en los lindes oscuros de tu peregrinaje
Una mentida paz.

Vuelve a tu piedra sola y misericordiosa
Al borde del camino y al horizonte azul,
Y en medio de la sombra espera al astro errante
De íntima plenitud.

JOSÉ G. ANTUÑA.

1915.

MOISÉS

Los que pedís mis versos y no me dais ideas,
y a este soplar sin tregua las apagadas ticas
de un arte sin liturgia llamáis inspiración,
llegad donde os ofrezca despojos de la vida,
pilrafas vergonzantes del corazon suicida
eso no mas los versos mas inspirados son

Eso no mas el mundo moral parece hueco,
ausculto las conciencias y no responde un eco
de fe ni de esperanza no hay nada en la oquedad
Vivimos el vacío del ideal ausente
y con su férreo puño golpea nuestra frente
el genio mudo y ciego de la infecunddad

Vivimos el vacío las formulas que un dia
del ritmo y de la eurítmia,—Belleza y Armonía,—
hicieron las palabras de fe de su ritual,
perdieronse en los vagos confines del secreto
a lomo de los fuertes centauros del soneto
o a vuelo de las alas de luz del madrigal

Los magos del ensueño rompieron sus redomas.
En los labios de Venus no pican las palomas
las líricas semillas del arte y del amor.
En sórdidos talleres sin alma, sin ambiente
como un cubil de eunucos en su quietud doliente,
esconden su vergüenza la estatua y el color

Los símbolos se fueron Las Musas tienen frio.
Los cóndores de Andrade, los cisnes de Darío
pasaron, infecundos, con rumbo a su isla azul
Vivimos el esfuerzo final de la impotencia
las ansias del espasmo senil, en la apariencia
de un sueño del serrallo del viejo Farandul

Y bien, ¿queréis mis versos? Haced que ciegue el [ave:
saltadle los dos ojos, y ella os dará la clave
del ritmo que no nace, del verbo original
Ausente de mi mismo, me busco y no me encuentro,
y solo cuando cierro los ojos hacia adentro
encarno en la quimera de un sueño universal

Herid en las pupilas al ave del lirismo,
tendreis la maravilla del fondo de mi mismo
se eleva, milagrosa, la voz de un ruiseñor
Oidlo cómo canta acaso es la remota
cadencia redimida que en los sepulcros flota
y gime entre las ruinas los ritos del amor.

Sentid cómo florece la magia de mi canto
decid que habeis oido la música de encanto
del pájaro sin ojos que va dentro de mi,
en carne de milagro, decid que es el Poeta
la realidad absurda, enorme del Profeta
que lleva en la conciencia su Monte Sinaí

Huid las sugestiones de un arte sin entrañas;
las flautas panteistas no fueron solo cañas
mis versos son mis ritos, mi arte es mi verdad.
¿Habeis oido el cuento del buen pajaro ciego?
Oidlo cómo canta su voz es como un ruego
que besa los umbrales de la Divinidad

Dejad para las almas cobardes el lamento
la vida es toda santa Volcad el pensamiento

a cantaros, que corría como agua del Jordán
Dejad a los enfermos la miseca dolorosa
la vida es toda buena unida por la prosa
con la simpleza heroica de la bondad del pan

Piedad de los humildes soldados del Ensueño.
piedad de los que gimen vencidos bajo el leño
de la pasión eterna, el pensamiento en cruz,
pero vivid la vida en toda su belleza,
y en todas las auroras cubritos la cabeza
con la cenizas de oro de la primera luz

La vida es lo que queda, su símbolo es el roble;
grabad en su corteza las cifras de lo noble.
Amor, Fe y Esperanza despunten el cincel
Heridos del ultraje de su bajeza innata,
dejad a los bufones del hábito escarlata
las trágicas piruetas al son del cascabel.

Hijos de lo Infinito, no pueden ser pequeños
espíritusis que llevan su corona de sueños
como un príncipe niño su prosapia real
no hay derecho a ser plebe cuando un alto destino
nos consagra elegidos del derecho divino
de formar en la escolta del Príncipe Ideal

Los fantasmas de la charca arriba se hacen nube
la esencia de la vida es el dolor que sube
lo mismo que se yerque la llama del crisol
Seguid···: cuanto mas alto, la atmosfera es más pura;
el aire de las cumbres huele a mirra; la altura
está llena del claro espíritu del sol

No sé bien en qué extrañas pragmáticas añejas;
no sé dónde, ni cómo, ni al pie de cuáles rejas
hirióme el sortilegio del ritmo original,
mas sé que desde entonces sangrando está mi vida

y cuanto mas aprieto los labios de la herida
mas hondo es el torrente, mas claro el manantial.

Por eso son tan mías cadencias tan remotas,
por eso en mis palabras florecen, como notas
las épicas ternuras de un arte que está en mí:
en carne de milagro, por eso es el Poeta
la realidad enorme, absurda del Profeta
que lleva en la conciencia su Monte Sinaí —

Las aves del Instinto están llenas de cielo
y heridas de la augusta maternidad del vuelo.
seguid, que más arriba hay mas inmensidad
Habeis oido el cuento del buen pajaro ciego?
Oyello cómo canta su voz es como un ruego
que besa los umbrales de la Inmortalidad

LUIS ONETTI LIMA

EL DIARIO

Grabado en madera, de N. Uria.

DE "LOS ESPACIOS INTERIORES"

(Libro en preparación)

Introito

Para seguir la ruta que te marca el Arcano,
Yo te contigo, estrechando tu fría mano,
Veras que tu miedo por el, ha sido vano

Veras que ha sido inutil tu temor al Abismo,
Porque a tu lado estoy, y esta Dios en ti mismo

Veras que ha sido estéril toda tu gaya ciencia,
Y que a ser bueno solo lo enseña la experiencia;
(Y es sin amor no hay nunca verdadera sapiencia).

Para seguir la ruta que te marca el Arcano,
Yo te contigo, estrechando tu fría mano,

Y escenderan alegres nuestras almas serenas,
Porque habran hecho entonces el bien a manos llenas!

XLVI La conquista.

Reservemos nuestras fuerzas para la conquista fundamental.

Si presientes a tu amada, dispón las dulces redes con que la atraerás hacia ti para siempre, si la Paz o la Sabiduria son el objeto de tus afanes, no te arredre

lo dificultoso de la empresa; y está alerta, para que nada te halle desprevenido.

En suma cualquiera que sea el objetivo de tu conquista, propónte vencer, y tu triunfo será seguro: no habrá montaña que sea demasiado alta para ti, aun que su cumbre esté oculta entre nubes, ni obstáculo que pueda abatir a tu voluntad.

Reservemos, pues, nuestras fuerzas para la conquista. No nos parece tan bueno lo que está a nuestro alcance, si no hemos empleado dichas fuerzas, pudiendo luego decir:

—"¡Hemos vencido!"

LI. Así te amo yo.

Así te amo yo, hondámente, inmensamente, con el amor distributivo del viejo Cosmos, que anima todos los orbes. Mi amor es como un mar azul y desierto, donde la brisa mueve a las olas, en un suave vaivén de cuna.

Así te amo yo, con el amor de una partícula hacia otra partícula, en cuya pequeñez parece inconcebible casi, que resida tan grande amor.

Así te amo yo, sin el mas leve asomo de egoísmo, no osando siquiera turbar con mi dolor el reposo que te impondrá la Pálida; pero te buscaré durante mi sueño, para conocer las sendas de perfección.

Así te amo yo, aguardando que el Karma haga florecer tus lirios, y me retribuya tu entero amor, bajo la forma de mil aromas diversos, e infinitos fulgores divinos.

Así te amo yo, enjugando tus lágrimas, que antes se secaban bajo los despiadados rayos del sol; y así como el loto se abre desde el alba, para recibir la luz, así también habra de abrirse siempre mi alma ante tu

dolor, sin luego aguardar siquiera, tu sonrisa de paz y agradecimiento.

Así te amo yo, porque el amor es la fuente de toda sabiduría: así te amo, novia, madre, HUMANIDAD.

LV. Palabras de siempre.

Con el eterno lenguaje de los labios
Que al correr de los siglos lo mismo dicen,
También los tuyos, muy quedo, musitaron:
—"Bien mío, yo te amo."

¡Cuan bella es la faz que su pudor deslie
Llena de emoción, cual estrella en el alba,
Mientras los labios, de besos y de amor ávidos
Murmuran.
—"Yo te amo."

(O, lo que es lo mismo,
Aquellas palabras
Que han oido todos los pasados siglos.)

Mas tarde la Parca,
Cruel y temida, sellará los labios
Que ahora de amor inmenso nos hablan
Y con los suyos, terriblemente helados,
Ha de besar nuestra frente pálida
(O lívida, de miedo a lo que es tal vez NADA.)

En la sombra pavorosa del Arcano,
La Muerte es la última que dice.
—"¡Yo te amo!"

LXVII. Retorno a la Naturaleza.

Nuestras preocupaciones nos impiden consagrarnos por entero a la Naturaleza. Y cuando volvemos a ella, nos parece mejor de lo que es, porque, despejada

nuestra mente y abandonado todo espejismo, vemos que ella puede acabar con todas nuestras inquietudes.

El que se identifica, pues, con la Naturaleza, es feliz, porque ella es la realidad acaso única, y tiene respuestas para toda duda, satisfaciendo así los anhelos de los espíritus más exigentes.

Quien conoce a la Naturaleza se conoce a sí mismo.

LXIX. Carnaval.
(Schumann).

Desfila la farándula alocada
Con el bullicio y las luces brillantes.
Pasan almas alegres, o sangrantes,
Bajo el antifaz de su carcajada.

Pasan, en esa fugaz alborada
De falsa dicha; pasan, suplicantes
De amor, entre papelillos trémantes
Y la plebe, sudorosa y cansada.

Un pierrot mira los talles cimbreantes
De una y otra Colombina empolvada
Que iluminan su faz acongojada...

Y pierden sus bríos las vacilantes
Mascaritas; mientras los discordantes
Ecos, se aúnan en voz desenfrenada.

. . . . . .

Decrece la farándula alocada
Que va al encuentro de la eterna Nada,
Bajo el antifaz de su carcajada!—

HORACIO VIGIL (hijo).

EDUCACIÓN

LA CARIDAD EN LA ESCUELA —

Conviene advertir que este artículo no critica el hecho del *reparto*, siempre laudable, sino el procedimiento usual para hacerlo.

En el artículo anterior, comentando la tendencia a introducir iniciativas del extranjero, sin estudiar debidamente las razones en que se fundan, en relación con lo que constituye condición especial de nuestro ambiente, me manifesté contraria a la dádiva vestida en la escuela, con los atributos de la caridad; porque la institución que se propone desenvolver todas las energías del niño, para hacer de él un individuo capaz de satisfacer sus propias necesidades y contribuir al progreso de la entidad social, debe enseñar que todos tenemos el derecho de poseer una parte de los bienes que la tierra produce; que esa parte será nuestra si la obtenemos con la actividad de nuestros músculos y de nuestra inteligencia; y que sólo en el caso de verdadera impotencia, se justifica la aceptación de un bien procedente del trabajo ajeno.

Convencida de que la escuela debe formar la idea de capacidad, no de ineptitud; espíritu de optimismo, no de fatalidad; enseñando que todos, estando sanos, somos capaces de buscar la parte que nos correspon-

de de los frutos que produce el suelo en su constante renovación, del inmenso tesoro de sus entrañas, y del legado que las generaciones pasadas dejaron sin exclusivismos para las que fueron sucediéndose en la superficie del planeta, me apena hondamente que con la más noble intención y los más laudables empeños, se hagan en ella, *repartos a los niños pobres.*

Esto establece un profundo contrasentido entre lo que se propone la educación, en su más alta finalidad, y lo que ha de resultar forzosamente, a consecuencia de tales hechos.

Cuando, a la hora de merienda, un niño come algo que un compañero le regaló, yo le pregunto: Y tú ¿qué le regalarás a tu amiguito? Casi siempre obtengo esta respuesta: Cuando yo tenga tal o cual cosa (ilusiones por lo común), se lo voy a dar. Entonces ayudo el esfuerzo de pensamiento y de voluntad, diciendo: Puedes regularle el primer trabajito que esté bien hecho.

Al oir esto ¡cómo se ilumina el semblante con resplandores de fe en el valor de la propia personalidad, con la conciencia de que hay propiedades más seguras que la de un pedazo de pan!

A nosotros, maestros, corresponde buscar la manera de hacer sentir esa intensa satisfacción y sobran medios, porque los niños aprecian como regalo, hasta una caja de fósforos vacía.

Un desgraciado de veras, porque procede del Asilo de Expósitos, el año pasado, teniendo cuatro años, fué obsequiado por otro mayor, de familia pudiente, con un hermoso traje de piqué, comprado en una de las más lujosas tiendas de la ciudad.

La bondadosa madre del niño protector no había hecho diferencia en la calidad de las prendas elegidas para el hijo y su pequeño protegido. Es de suponer la alegría de éste, cuando se le entregó el obsequio. Después de dominar la emoción que lo dejó mudo por un instante, dijo, refiriéndose al amigo, a quien familiarmente llaman Bocho: *"Yo, er ría re los Yeyes, re voy a yegalá toros los chiches que me pongap los Yeyes, a la Bocha"*. El niño mantiene la idea de que los Reyes se acuerdan de él, porque una vecina cariñosa, madre de otro alumno, le pide los zapatos, el 5 de enero, para colocarlos junto a los de su hijo.

Creyéndose él, por lo tanto, dueño de ese tesoro que seres ideales prodigan anualmente, dijo luego, pensando de buena fe, que con las palabras referidas, saldaba su cuenta de gratitud: *"Y si la Bocha no los quiede, son ota res pada mí ¿sí?*

Sólo admito que sin oirlo el interesado, se diga: ¡pobre! o ¡pobrecito!, en casos de miseria física o de orfandad como la de ese niño.

Así, por efecto contrario, pues desgraciadamente hemos de caer en los extremos cuando hacemos algo, tengo *pobres*, a quienes debo moderar el orgullo de serlo. Comprendiendo que su situación es accidental, no de inevitable destino, ellos tienen a veces altiveces temibles.

"Nosotros, los pobres, somos más inteligentes que ustedes" le dijeron un día, dos o tres de los típicos personajes de referencia, a otros dos o tres, que por la posición social de sus padres, figuran en planos altos de nuestra escala social; formando, en horas de recreo, por un trivial incidente de la escuela, la representación de los dos bandos que por mucho tiempo lucharán discutiendo deberes y derechos, en el amplio escenario mundial.

"Sí;—contestaron los otros, que no son tontos, — si ustedes tuvieran la educación que tenemos nosotros, *serían reyes*".

Esto pasó como una ráfaga anunciadora de

las tormentas que han de sembrar horrores mientras el sentimiento de piedad humille a quien no tiene más desgracia que la de pasar el primer período de la vida con escasez de recursos materiales; al que es pobre en dinero aunque sea rico en energías.

Yo habitúo a mis discípulos a que se consideren siempre ricos, pensando en el valor de sus aptitudes. Les relato a menudo y amplío el hermoso cuento, en que uno pregunta a otro:—"¿Te dejarías cortar una mano por $ 10,000?"

¡Pobre, un niño sano?—¡No, mil veces no! En alguna ocasión digo:—¡pobrecito! sintiéndolo hondamente. Es cuando veo enjutas, pálidas carnes, cubiertas de andrajos o con lujosos atavíos de nuestras tiendas infantiles. En estos casos, la desgracia impresiona tanto más cuanto más resaltan el buen gusto y la riqueza.

¡Pobre niño el que está condenado a no disfrutar los dones de fortuna que lo rodean, porque lleva en la sangre el germen de alguna tara que sus padres no pueden extirpar con esterlinas!

El que llamamos pobre debe educarse leyendo mucho la historia, considerándose en un período aventurero de su vida. El Estado y la sociedad tienen el deber de ampararlo o socorrerlo como a un náufrago, inspirándole fe en sus fuerzas para alcanzar la orilla.

Así como algunos hombres, por simple *sport* o sed ardiente de exploración, escalan montañas, cruzan océanos, penetran en territorios vírgenes, cazan fieras, buscan y encuentran caudales para aumentar los recursos que necesitan las grandes empresas, los de mañana, formados en escuela que desenvuelva energías en el sentido expuesto, vivirán contentos siempre, dondequiera y como quiera que los coloque el destino.

El que logre acumular caudales, sentirá la necesidad de emplearlos en el mejoramiento de las industrias, en el progreso de las ciencias y las artes; el que no, estará satisfecho mientras pueda atender sus necesidades, viendo en torno suyo, miradas amorosas y caras sonrientes.

No será tan notoria la diferencia que hoy coloca á unos en la privilegiada situación de poder dar y a otros en la humilde de tener que recibir, si se enseña á ver sin marcos, el reflejo diabólico de las piedras preciosas y las perlas; a mirar en el oro y la seda, nada más que rasgos de belleza que pueden ser igualmente hermosos o más, sobre un palo tallado o una tela de lienzo, cuando un hábito de inspiración los mueve; a buscar en los mullidos divanes, tan sólo abrigo contra las rudezas del invierno o merecido descanso, en las horas enervantes de la siesta.

ENRIQUETA COMPTE Y RIQUÉ.

APRENDER ES CREAR—

Reflexiones sobre la enseñanza.

Hay en el fondo de toda organización de cultura, en esta época, un vicio fundamental que desvirtúa los grandes esfuerzos por el mejoramiento humano y hace de la enseñanza una máquina peligrosa cuyos efectos cuesta luego deslindar. No obstante, es claro y aceptado por los cerebros fuertes que el fruto de la grande labor cultural del Estado y de los particulares es muy pobre en progreso efectivo del espíritu humano; que abunda una falta cultura, que es perla negra en el océano del mundo la conciencia nutrida de medios ocupada en aprovecharlos para ennoblecer la pasta de los hombres; que el proceso de la enseñanza marca el proceso del olvido

de los conocimientos; que en el momento de prestar algún servicio la cultura debe ser adquirida *de nuevo*, etc., etc. En cambio, es muy grave la acusación que sobre ella pesa de provocar la indiferencia general por la ciencia, por la investigación, por la cultura mismo en fin, al punto de encender reacciones como ocurre con quienes después de haber cursado en forma el estudio de un arte o de una ciencia, no quieren ni oir hablar de ella; la repudian.

Falsa posición frente a la realidad, abulia, falta de iniciativa, cansancio, etc., son otros tantos frutos atribuídos a la vasta máquina de cultura universal que es, sin duda, una complicada invención de nuestro genio.

No es así extraño que siendo tan vasta esta invención de resultados inesperados al ser aplicada al espíritu humano, infinito y desconocido.

La ineficacia de la cultura o su acción negativa, que es grande, no deben ser atribuídas, como lo son en general, solamente a cuestiones de método de enseñanza, de organización claustral, de funcionarios, sueldos o política estatal, sino a un principio más hondo casi siempre olvidado: la naturaleza del *saber*.

Para hacer luz en la gran penumbra de la enseñanza, se ha buscado el origen de sus instituciones, se ha estudiado la esencia de los métodos y las ventajas prácticas de su aplicación, y a raíz de estos y otros hechos se lograron reformas que han traído el desencanto al lugar que ocuparon esperanzas fundadas muy científicamente.

Una reflexión serena sobre la naturaleza del saber nos llevará, en cambio, a combatir el apremio de cultura que domina a la civilización, pues nos dará el convencimiento de que es preferible aprender a los cuarenta años una noción para saberla, que recibirla a los quince para no entenderla y—creyéndola sabida—olvidar luego hasta las palabras con que llegó sin vida ni razón de ser a nuestro cerebro.

La cultura es hoy impositiva y arbitraria. Sin embargo, nada más delicado y que infunda más respeto que el trato del entendimiento del hombre donde, con pequeños errores, pueden engendrarse males irreparables.

La experiencia nos enseña que ningún conocimiento se adquiere realmente sino en el momento de aplicarlo en la vida, ya sea en obras, ya en ideas, o en las manifestaciones del instinto. La necesidad señala la hora definitiva en que el espíritu se abre como una flor para ser fecundada, a la abeja del conocimiento; entonces éste ha llegado a su tiempo y el ser lo recibe bien en cualquier forma: racionalmente, empíricamente, con Tolstoy o Comenius, en la palabra del sabio o en el silencio de la meditación, lo mismo en la Sorbona que en una caverna ancestral. Es la hora del saber.

El tiempo ha madurado el cerebro, la vida ha templado el corazón; la experiencia nos dió su incomparable luz; hemos recibido la gracia de una chispa del genio: meditamos al pie de un manzano; la fruta cae a nuestros pies... la luna está allá arriba. ¡Catedráticos, pedagogos del mundo, corred a explicar a Newton por qué no cae la Luna!. .

Hoy, para trasmitir tal creación a los hombres, se necesitan profesores muy versados, edificios monumentales, libros monumentales. para luego olvidarla o tenerla en la más humillante indiferencia. Es que se la ofrece en cualquier tiempo, en cualquier hora de la vida, a todo el mundo, a la fuerza aunque nadie lo necesite psicológicamente, ni tenga antecedentes espirituales para comprenderla (los estudios no son antecedentes en esa forma). Y pensar que sólo bastaría para los fines de la cultura en la adquisición de ese conocimiento: un árbol, la Luna, un hombre naturalmente preocupado, inquieto por la caída de la fruta y una voz sencilla y breve, por torpe que fuera, brotan-

do de entre las hojas, sólo bastaría la luz natural para comprenderlo todo.

La voz divina Newton lo explicó de esta manera, y el hombre lo comprendería inmediatamente y para siempre, pues su comprensión llenaría el vacío que había creado la necesidad de saber que inquietara su espíritu.

El hombre pasa por dos etapas bien distintas en su vida de estudios, al principio desde la escuela primaria el aprendizaje es un fenómeno espiritual centrípeto, de fuera a dentro. Después, cuando la vida nos inquieta y la necesidad nos obliga a *saber* el conocimiento (aun el recogido en los libros) parece creación nuestra, es su adquisición un fenómeno centrífugo.

El estudiante es generalmente centrípeto en el aprendizaje, el hombre, o el estudioso voluntario, es por tanto, es centrífugo en su instrucción; la necesidad deja entonces esa capacidad para inventar, que le permite reproducirlo todo como creación propia.

La idea de la gravitación enseñada en clase, por turno de otros temas, difícilmente hallara el espíritu en estado de gracia y de inquietud para comprenderla y admirarla para siempre.

Y podría aplicarse aquí el caso del hombre que ha bien lo estudiado en el aula el conocimiento, lo olvidó, y un día frente a la manzana que cae y a la luna que rueda, lo comprendió y gustó de nuevo con maestro ocasional, se golpeó la frente y recordó que era lo mismo que le enseñaron en la universidad.

Ahora, a pesar de lo aprendido ya, el problema surgió de nosotros mismos, de dentro hacia fuera y fué una creación nuestra.

La adquisición forzada de ideas (en primaria, secundaria, etc.), produce la creencia de que sabemos, cuando en realidad todo ello es una comedia del verdadero saber, siendo lo más grave que ese estado de *creer sinceramente que se sabe* inhibe la acción creadora de la necesidad, vaga, destruyendo la curiosidad, que es una necesidad de saber.

Y llamo forzada la adquisición de todo conocimiento de fuera a dentro, sin que la necesidad lo haya llamado por alguno de sus resortes biopsíquicos, privándonos del placer de sentirnos creadores de lo que aprendemos.

El saber adquirido en momentos en que la necesidad convoca, por decirlo así, todas las facultades humanas y los más profundos y vitales instintos, sería objeto de grandes transformaciones, como lo fue en la antigüedad—creadora de todas las inquietudes—y no un *decantado* que estorba la originalidad y forma pedantes en vez de hombres de espíritu elevado, de inteligencia fecunda y abierta a la investigación, al progreso.

El saber es una creación que tiene siempre la originalidad propia del creador, que es el que aprende de verdad.

Un *hecho* observado y sentido por cualquiera de nosotros aun cuando lo haya sido antes por otros, es nuestra obra pues aparte de tener la forma original de cada uno, lo hemos creado en realidad por haberlo comprendido, pues comprender es crear, lo que nos muestran haciéndolo, como dioses, a nuestra semejanza.

Aplicando estas reflexiones a la organización actual de la enseñanza "habría mucho que decir", sin dejar de recordar la voz de Ellen Key, anunciadora de un diluvio pedagógico que no dejará piedra sobre piedra, de este vasto y complicado edificio cultural que da carácter a nuestra civilización.

SABAS OLAIZOLA.

1923.

PENSAMIENTOS PEDAGOGICOS —

Para las que enseñamos.

1. Todo para la escuela; muy poco para nosotras mismas.
2. Enseñar siempre: en el patio y en la calle como en la sala de clase. Enseñar con la actitud, el gesto y la palabra.
3. Vivir las teorías hermosas. Vivir la bondad, la actividad y la honradez profesional.
4. Amenizar la enseñanza con la hermosa palabra, con la anécdota oportuna, y la relación de cada conocimiento con la vida.
5. Hacer innecesaria la vigilancia de la jefe. En aquélla a quien no se vigila se confía.
6. Hacerse necesaria, volverse indispensable: esa es la manera de conseguir la estabilidad en un empleo.
7. Empecemos, las que enseñamos, por no acudir a los medios espurios para ascender. La carta de recomendación, oficial o no oficial, casi siempre es muleta para el que no camina bien.
8. Si no realizamos la igualdad y la cultura dentro de la escuela ¿dónde podrán exigirse estas cosas?
9. La maestra que no lee tiene que ser mala maestra: ha rebajado su profesión al mecanismo de oficio, al no renovarse espiritualmente.
10. Cada repetición de la orden de un jefe, por bondadosa que sea, es la amonestación y la constancia de una falta.
11. Más puede enseñar un analfabeto que un sér sin honradez, sin equidad.
12. Hay que merecer el empleo cada día. No bastan los aciertos ni la actividad ocasionales.

13. Todos los vicios y la mezquindad de un pueblo son vicios de sus maestros.
14. No hay más aristocracia, dentro de un personal, que la aristocracia o selección moral—los virtuosos—y la aristocracia de la cultura, o sea la de los capaces.
15. Para corregir no hay que temer. El peor maestro es el maestro con miedo.
16. Todo puede decirse; pero hay que dar con la forma. La más acre reprimenda puede hacerse sin deprimir ni envenenar un alma.
17. La enseñanza de los niños es tal vez la forma más alta de buscar a Dios; pero es también la más terrible en el sentido de tremenda responsabilidad.
18. Lo grotesco proporciona una alegría innoble. Hay que evitarlo en los niños.
19. Hay que eliminar de las fiestas escolares todo lo chabacano.
20. Es una vergüenza que hayan penetrado en la escuela el *couplet* y la danza grotesca.
21. La nobleza de la enseñanza comienza en la clase atenta y comprende el canto exaltador en sentido espiritual, la danza antigua — gracia y decoro — la charla sin crueldad y el traje simple y correcto.
22. Tan peligroso es que la maestra superficial charle con la alumna, como es hermoso que esté a su lado siempre la maestra que tiene algo que enseñar fuera de clase.
23. Las parábolas de Jesús son el eterno modelo de enseñanza: usar la imagen, ser sencilla y dar bajo apariencia simple, el pensamiento más hondo.
24. Es un vacío intolerable el de la instrucción que, antes de dar conocimientos, no enseña métodos para estudiar.
25. Como todo no es posible retenerlo, hay que hacer que la alumna seleccione y sepa distinguir entre

la médula de un trozo y el detalle útil, pero no indispensable.

26. Como los niños no son mercancía, es vergonzoso regatear el tiempo en la escuela. Nos mandan instruir, por horas, y educar siempre. Luego pertenecemos a la escuela en todo momento que ella nos necesite.
27. El amor a las niñas enseña más caminos a la que enseña que la pedagogía.
28. Estudiamos sin amor y aplicamos sin amor las máximas y aforismos de Pestalozzi y Froebel, esas almas tan tiernas, y por eso no alcanzamos lo que alcanzaron ellos.
29. No es nocivo comentar la vida con las alumnas, cuando el comentario critica sin emponzoñar, alaba sin pasión y tiene intención educadora.
30. La vanidad es el peor vicio de una maestra, porque la que se cree perfecta se ha cerrado, en verdad, todos los caminos hacia la perfección.
31. Nada es más difícil que medir en una clase hasta dónde llega la amenidad y la alegría y dónde comienza la charlatanería y el desorden
32. En el progreso o el desprestigio de un colegio todos tenemos parte.
33. ¡Cuántas almas ha envenenado o ha dejado confusas o empequeñecidas para siempre una mala maestra durante su vida!
34. Los dedos del modelador deben ser a la vez firmes, suaves y amorosos.
35. Todo esfuerzo que no es sostenido se pierde.
36. La maestra que no respeta su mismo horario y lo altera sólo para su comodidad personal, enseña con eso el desorden y la falta de seriedad.
37. La escuela no puede tolerar las modas sin decencia.
38. El deber más elemental de la mujer que enseña es el decoro en su vestido. Tan vergonzosa como

la falta de aseo es la falta de seriedad en su exterior.
39. No hay sobre el mundo nada tan bello como la conquista de almas.
40. Existen dulzuras que no son sino debilidades.
41. El buen sembrador siembra cantando.
42. Toda lección es susceptible de belleza
43. Es preciso no considerar la escuela como casa de *una* sino de todas.
44. Hay derecho a la crítica, pero después de haber hecho con éxito lo que se critica.
45. Todo mérito se salva. La humanidad no está hecha de ciegos y ninguna injusticia persiste.
46. Nada más triste que el que la alumna compruebe que su clase equivale a su texto.

GABRIELA MISTRAL.

Hispano-América

Páginas inéditas

VISIONARIA

A Ciana Valdés Roig.

Yo veo una luz; yo veo
una luz que nadie ve;
y escucho unas voces que
ninguno ha escuchado; y leo

un libro, en el cual no creo,
pero que afirma mi fe,
y que me despoja de
todo material deseo.

Siento como una mirada
que de mi noche estrellada
rasga el misterio profundo,

y que un poder sobrehumano
pone una antorcha en mi mano
para iluminar el mundo!...

MARIBLANCA SABAS ALOMA.

Santiago de Cuba, 1923.

MANOS HIPÓCRITAS

Son dos manos preciosas, cuyas galas
quiso que fueran sin igual el hado.
Pero manos hipócritas y malas...
Dos divinas arañas del pecado.
Manos blancas de finas perfecciones,
—luz, matices, blanduras y tibiezas,—
pero horribles de turbias voliciones
e infernales de insidias y bajezas.
Yo las he visto, temblorosas, llenas
de una piadosa y monacal pudicia,
dejar, como si fueran manos buenas,
sobre otras manos tristes, su caricia;
vibrar con los impulsos más cristianos,
prodigar las ternuras más sutiles
como si fueran impolutas manos,
como si fueran manos infantiles.
Y todo era mentira!... Manos bellas,
manos arrebatadas al amor,
pobres manos hipócritas!... De ellas
yo no sé cómo se olvidó el Señor...

ARTURO S. MOM.

Buenos Aires, 1923.

CONFORMIDAD

Déjeme Dios la alegría
que vivo en mi casa pobre,
comiendo mi pan, el mío,
lejos del mal de los hombres.

Nada más a Dios le pido,
no pido vanos honores,
no quiero lauros del mundo,
quiero lo que Dios esconde!...

En mi soledad no busco
placer ni vanos honores,
vivo conmigo en silencio,
dentro de mí, como un monje.

Tengo un cariño en mi claustro
que es el cariño más noble:
un niño que me sonríe
y que sonriendo me acoge

Tengo, además, por mi dicha,
amor de dos corazones
que velan todas mis horas,
que su amor en todo ponen

. . . . . .

¿Qué más quiero yo en la vida?
¡Pensar lejos de los hombres
y hablar con el alma misma
a Aquél, que al alma responde!

Déjeme Dios esta vida,
conserve mi casa pobre
y déme la paz serena
donde el alma se recoge...

ROGELIO SOTELA.

San José Costa Rica, 1923.

INTIMA

Tu imagen—carne pálida—entre las orlas grises
de la esquela mortuoria, tu cabeza adorada,
mirando indiferente los remotos países
de rosas y luceros próximos a la Nada.

¿Son cenizas tus labios morenos, encendidos
ayer por mis caricias? ¿Las pomas de tu pecho,

serán negros cuajambres, soles desvanecidos
y tus brazos de Diosa, frío mármol deshecho?

No puede ser. Tú asciendes, excelsa, las escalas
infinitas. Tus plantas desnudas dejan huellas,
de tus rotos panales siempre brotaron alas
y en el cielo nocturno ya fulgura tu estrella!

Ahora puedes — es tuyo — abrir mi corazón,
y buscar con tus manos en sus hondas entrañas,
ahora clara, pura, oirás mi oración
si no rozan tus alas la nieve, en las montañas.

Si yo pudiera, al menos, atravesar el mar
helado, que bordea tu palacio sin nombre,
y ascender silencioso las gradas de tu altar
y dejar aquí, terco, mi sorda vida de hombre.

Y si lograra con mis besos, que tú sabes,
besar tu boca dulce, de un dulzor indecible
y seguir el gran vuelo de las divinas aves.
¡Oh sí! ¡yo sé que un día todo será posible!

Resplandecerá el mundo. Una piedad inmensa
habrá para mis ojos en tu mirar de paz,
cuando tu frente lea lo que mi frente piensa
y la yedra y las rosas florezcan en un haz.

Melancólica amiga, mi barca está deshecha
¿no la miras vagar sin rumbo por el río...?
He arrojado a las aguas el carcaj y la flecha;
mas presto se ha de hundir al peso de mi hastío.

Y olvidaré mis quejas y olvidaré mi vida,
y olvidaré mi nombre, por esperar las olas,
la ola que me lleve con mi nave vencida
a tu país, imperio de las riberas solas...

OCTAVIO PINTO.

Córdoba, 1923.

JUNTOS, DETRÁS DE LA VENTANA...

Juntos, detrás de la ventana,
tu cabecita apoyada en mi hombro,
juntos y silenciosos,
miramos caer las hojas, en la tarde de otoño.
Dices: "Me había olvidado...
Pablo vino a buscarte..."

Y de nuevo callamos.

Luego, te vuelves sonriente
y vas a decirme algo.

Yo me inclino
y al fondo de tus ojos, despeinado, pálido,
—igual que en los retratos
que de mi conservas—
veo un hombre de luto
con un cigarro entre los labios...

PIENSO EN AQUEL CUARTO

Pienso en aquel cuarto nuestro
tan alto sobre la plaza y frente al río.
Tenía dos balcones, las paredes cubiertas de grabados
y era pequeño, tibio y pequeño como un nido.
Pasamos allí un otoño
y un invierno.
Tú estabas siempre a la ventana:
—"Cuánto coche — decías — y cuánto ruido..."
De pronto llamabas:
—"Ven, Alberto... ¿alcanzas a ver?"
Y señalaba una torre lejana
tu brazo extendido.
En las veladas, echada junto a mí como una gata
rubia y blanca, fumabas o leías.

Mirándote así, perezosa y lánguida,
temblando en tu nuca el fulgor de la lámpara,
yo pensaba, cargando mi pipa:
—"Decididamente, amigo Alberto,
la vida... no es mala, ni aburrida..."

A. ROJAS GIMÉNEZ.

Santiago de Chile, 1923.

CASAS DE LA ISLA MACIEL

Lindas, pintorescas,
casas de juguete.
Son rojas, rosadas,
y grises y verdes.

Entre el río de oro
y el cielo celeste,
bañadas de sol,
esta tarde tienen
un mágico encanto.
Viviendas de gnomos parecen.

Estas infantiles
casas de juguete,
debieron traerlas
los Reyes.

PEDRO HERRERO.

Buenos Aires, 1923.

EL HERMANO MUERTO

La tristeza es una cosa suave y leve
Es como una pluma negra
que no pesa nada
en la frente del fuerte guerrero
y cubre negramente

La tristeza es como una joya
de obsidiana,
de las que labra el viejo artista,
el viejo artista
que aún tiene el pulso firme
La joya de obsidiana es suave y leve.
La tristeza es suave y leve

Hoy he recordado
a mi hermano de sangre que murió en la batalla.
Murió mucho antes que yo
Guerreó mucho antes que yo
Murió, mucho antes que yo
Y, sin embargo, él es
mi hermano de sangre
Hermano de guerra y de paz
Hermano de brazo y de mente
Hermano de vida y de muerte

Mi hermano de sangre murió hace ya tiempo.
La herida la tuvo en el pecho.
No hablaba esta lengua extranjera
que hablo yo ahora
No tenía la frente ultrajada.
No vivía en casas tapadas al sol.
Corría libremente colinas.

Creyó aun en Pilao Cozaana,
el dios que se engendra el mismo
Mi hermano de sangre murió hace ya tiempo.
¡Que no fuera mi hermano de sangre!

ANTONIO ABRÁIZ

Caracas, 1923

NOTAS BIBLIOGRÁFICAS

La Buena Cosecha.—Por Alberto Lasplaces.—Montevideo.—1923.

La obra, ya bastante diversa en calidad y cantidad, no obstante su juventud, de este autor, acaba de enriquecerse con este nuevo volumen con el cual el señor Lasplaces vuelve a afirmar sus notables aptitudes, ya para el comentario ágil sobre el episodio de actualidad como para la alta crítica filosófica o literaria.

Hombre muy inquieto y muy moderno y muy libre de prejuicios, parece amar sobre todo el choque con las ideas generales con las costumbres rutinarias y con la crítica corriente. Así, tiene algo este libro de simpático palabra que critica al combate, no a la manera del snob, sin otro escudo que la manía, ni otro motivo que el de hacerse notorio por la burla a los iconoclastas, sino bien abroquelado por la cultura y movido por la convicción.

Y diario sugestivo siempre, exteriorizado con arte y gracia en una prosa donde se revela al escritor ya hecho, para quien el lenguaje es dócil como un corcel domado.

Nosotros hemos gustado este libro con la doble satisfacción de la bella palabra y del concepto generalmente compartido.

"Títulos", "Premios a la Virtud", "Cintas Policiales", entre los comentarios, las páginas dedicadas a estudiar la filosofía de D'Ors la exégesis sobre arte autóctono, y casi todos los demás capítulos están llenos de verdades y pensamientos nuevos cuyo influjo es difícil resistir, aunque a veces, aquéllas nos duelan como el azote de un látigo, y éstos promuevan nuestra rebeldía.—**J. M. D.**

Ánfora Sedienta.—Poesías por Rafael Heliodoro Valle.—México.—1923.

"El poeta del ánfora está loco de prismas. En sus ojos retiemblan la embriaguez de las piedras preciosas. . Mepela él, con manos pródigas, los camafeos de Gautier, las perlas de Banville, los rubíes de D'Aurevilly, las esmeraldas de Lorrain, los diamantes tradicionales en que se cuajaron las lágrimas alchemísicas del Pauvre Lelián".

Así, con su estilo suntuoso, habla, prologando el libro de este poeta, Santos Chocano.

Parecería entonces Heliodoro Valle, un lírico indeterminado, sin

orientación propia, eco de otros nombres y lo que, sin duda, está muy lejos de la verdad, como el mismo gran poeta peruano lo reconoce cuando acaso sea "beber de esa ánfora, porque en el fondo de ella y sin mezclarse al buen vino francés está sustituida una gota de sangre indígena.

En realidad, Heliodoro Valle es un lírico temperamental lírico, un poeta periódico capaz de vibrar a las solicitaciones más diversas y de responder a ellas utilizando distintos medios expresivos. Se le adivina, es cierto una gran cultura y un conocimiento profundo de las técnicas y los efectos eufónicos pero esta sabiduría, fruto, sin duda, de largas y exaltadas horas vividas junto con los grandes maestros, no lo descolora hasta el punto de mezclarlo ~~en la sin de~~ los artífices sino que le sirve para exteriorizar su propia y robusta mentalidad.

De las cuatro partes en que está dividido el libro, la titulada "Tierra Natal",—epígrafe por sí sólo bastante específico—nos parece la mejor, aquella en que Heliodoro Valle ha puesto si no más sinceridad más originalidad y dentro de ella el poema "Río Cangrejal" emerge fascinado por su limpia frescura y su magnífica sencillez.—**J. M. D.**

"Ruy Barbosa.—Conferencia en la Sociedad Uruguaya de Derecho Internacional.—Por José G. Antuña.—Montevideo.—1923.

Es discreto folleto nos llega la detallada conferencia de nuestro colaborador don José G. Antuña sobre la personalidad de Ruy Barbosa y con motivo de su muerte.

Se trata de un trabajo serio, de positiva sustancia, que entraña un hermoso homenaje, y nos da la impresión de un bajo relieve hecho para la futura estatua del gran tribuno.

Bajo relieve que quisiéramos ofrendar a su memoria en nombre del Uruguay. He ahí nuestro elogio.—**T. M.**

Emilio Boutroux y la Filosofía Universitaria en Francia.—Por José Ingenieros.—Cooperativa Buenos Aires.—1923.

De todos los aspectos que caracterizan la personalidad proteica de Ingenieros, no es el menos interesante este de divulgador. Claro que nosotros preferimos al paleólogo de "El Hombre Mediocre", pero reconocemos que Ingenieros, con volúmenes en el orden de éste al cual se le acaba hoy recibe, hace un señalado servicio a la cultura del Plata.

Emilio Boutroux, sin duda, merece ser conocido y amado. Ingenieros define bien la figura del filósofo, enseñándonos el medio en que Boutroux se educa y profundiza el problema de la contingencia.

Ingenieros se vale de la gran figura francesa para hacernos ver la evolución de la Filosofía en los grandes centros intelectuales de París. Como libro de exégesis y documental el volumen publicado por la "Cooperativa Buenos Aires" es precioso.—**V. A. S.**

"Del Movimiento Postumista"—D. Mo[illegible] Ja[illegible]—Santo Domingo—1[illegible]

D. Moreno Jimenez es uno de los poetas nuevos de Santo Domingo según la frase de algunos jóvenes domi[illegible]. Pero aquí la expresión de los versos del poeta que nos trae este librito de veinte páginas no tienen ninguna diferencia de los decadentes mil poemas con que la juventud de todos los países está bombardeando el mundo. Es el afán de renovar, de rejuvenecer, retorcerlo y perderlo. Y de ahí el desequilibrio vulgar y en la vulgaridad desequilibrada, no hay ni una pinta matriz.—**T. M.**

Amanecer (novela).—Por Miguel Espejo.—Buenos Aires.—1925.

Sin muchas complicaciones sicológicas ni pretensiones de construido, sin embargo, el autor, una novela bien lograda e interesante en que los personajes diseñan fuertemente sus caracteres y los hechos se suceden bien ligados, manteniendo en vilo el interés y además trazados con soltura, dentro de una corrección de lenguaje no muy fácil de hallar en obras de su género.

Es no obstante, en la pintura de los paisajes y las costumbres donde el autor consigue destacarse netamente. La descripción del entierro de Don Vicente, la de una trilla, el cuadro, tan nuestro, de la tierra inundada por las tercas lluvias de julio, el fondo interior de un rancho tienen al fuerza típica que pueden considerarse notables por el colorido, la exactitud y la observación.—**J. M. D.**

Memoranda de revistas recibidas en "Pegaso":

Acción Cooperativista.—México.—D. F.
América Latina.—Cuenca.—Ecuador
Adelante.—Salto.—R. O.
Athenea.—San José de Costa Rica.—C. A.
Ateneo de Honduras.—Tegucigalpa.—Honduras
Armonía Social.—León.—México
Astral.—Santiago de Cuba
Atenas.—Habana.—Cuba
Anales de Instrucción Pública.—Montevideo.—Uruguay
Athéna.—París.—Francia
Austral.—Cuenca.—Ecuador
Acción Femenina.—Montevideo.—Uruguay

Belles-Lettres.—París.—Francia
Boletín de la Unión Panamericana.—Wáshington.—Norte América
Billiken.—Caracas.—Venezuela.
Boletín del Palacio del Libro.—Madrid.—España
Bibliografía.—Lille.—Francia
Boletín de la Escuela Normal de Varones.—Tegucigalpa.—Honduras.

Cultura.—Guatemala.—C. A.
Cuba Contemporánea.—Habana.—Cuba
Cuba y Canarias.—José del Medio.—Cuba
Cultura Venezolana.—Caracas.—Venezuela
Cromos.—Bogotá.—Colombia
Ciencias y Letras.—Guayaquil.—Ecuador
Calibán.—Malvín.—Montevideo.—Uruguay

Elzeneria.—Montevideo.—Uruguay
El Lucero.—Rosario.—R. A.—Argentina
El Lazo Blanco.—Montevideo.—Uruguay
Evolución.—Oaxaca.—México
El Trovador de la Pampa.—Buenos Aires.—R. A.
El Maestro.—México.—D. F.
El Terruño.—Montevideo.—Uruguay
El Convivio.—San José de Costa Rica.—C. A.
Estudios.—Buenos Aires.—R. A.
España.—Madrid.—España
El Suplemento.—Buenos Aires.—R. A.
España y América.—Cádiz.—España
El Libro del Pueblo.—México.—D. F.
El Heraldo de la Raza.—México.—D. F.
El Universitario.—Buenos Aires.—R. A.
Educación.—Santiago de Chile
El Magazine de la Raza.—Habana.—Cuba

France Amerique Latine.—París.—Francia

Hermes.—Bilbao.—España
Hispano América.—Tegucigalpa.—Honduras
Higiene y Salud.—Montevideo.—Uruguay
Heraldo de Cuba.—Habana.—Cuba

Intentions.—París.—Francia
Il Conelio.—Foligno.—Italia

Juventud.—Santiago de Chile.
Juventud.—Unión.—Montevideo.—Uruguay

La Pluma.—Madrid.—España
La Falange.—México.—D. F.
La Reforma Social.—New York.—Norte América
La Novela Semanal.—Buenos Aires.—R. A.
La Revue de l'Epoque.—París.—Francia
La Bétida.—Huelva.—España.
Los Intelectuales.—Buenos Aires.—R. A.
La Nueva Democracia.—New York.—Norte América
La Semana.—Salto.—R. O.
La Reforma Social.—Habana.—Cuba.
La Renaissance.—París.—Francia.
Los Tiempos.—Paysandú.—R. O.

Mercurio Peruano—Lima—Perú
Mexico Moderno—Mexico—D. F.

Nosotros—Buenos Aires—R. A.
Nuestra América—Buenos Aires—R. A.
Nuestra Revista—Buenos Aires—R. A.
Nação Portugueza—Lisboa—Portugal
Noticias Literarias—Buenos Aires—R. A.

O Mundo Literario—Rio de Janeiro—Brasil

Paraguay—Asunción del Paraguay
Páginas.—Olivos—Buenos Aires—R. A.
Patria.—Guayaquil—Ecuador
Pensamiento y Acción.—San Salvador—C. A.

Revista Historica—Montevideo—Uruguay
Revista de Revistas—México—D. F.
Repertorio Americano—San José de Costa Rica
Revista do Brasil—San Paulo—Brasil
Revista Chilena.—Santiago de Chile
Revista de la América Latina—París—Francia
Revue de l'Amerique Latine—Paris—Francia
Revista Parlamentaria de Cuba—Habana.—Cuba
Revista Bimestre Cubana.—Habana—Cuba
Revista de Revistas—San Salvador—C. A.
Revista de la Asociación Rural del Uruguay—Montevideo

Renovación—Buenos Aires.—R. A.
Revista Castellana—Valladolid.—España
Revista de Educación.—La Plata—Buenos Aires—R. A.
Renacimiento.—Montevideo.—Uruguay
Revista Proyecciones.—Guayaquil—Ecuador
Revista de Instrucción Primaria.—Asunción del Paraguay
Revista Nueva—Tegucigalpa.—Honduras
Revista de Casa América Galicia.—La Coruña.—España
Revista Dental.—Montevideo.—Uruguay
Revista Martiniana.—Habana.—Cuba

Smart.—Habana.—Cuba
Solidaridad.—Monterrey—México

Trabajo.—Montevideo.—Uruguay
Tentativas.—Grenoble.—Francia

Variedades.—Guadalajara.—México
Vida Femenina.—Montevideo.—Uruguay
Vogue.—Buenos Aires—R. A.
Verbum.—Buenos Aires.—R. A.
Vida Nuestra.—Buenos Aires.—R. A.

Zeus.—Salta.—R. O.

BIBLIOTECA NACIONAL MONTEVIDEO